

12517/aa 18.

LE NÈGRE

COMME

IL Y A PEU DE BLANCS.

TOME TROISIÈME.

LE NÈGRE

COMME

IL Y A DES BLANCS.



TOMME

LE NÈGRE

COMME

IL Y A PEU DE BLANCS;

Par M. DE L. . . . , ancien Capitaine
au régiment de Bretagne.

Les Scythes pour être Scythes cessent-ils
d'être hommes?

Alexis Comnène à Sinefus.

SECONDE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

A M A D R A S,

Et se trouve à PARIS,

Chez BUISSON, Imprimeur-Libraire;
rue Hautefeuille, n°. 20.

1 7 9 1.

LE NÉGRE

COMME

H. Y A PEU DE BLANCS;

Par M. de J. . . . ancien Capitaine
au régiment de Bretagne.

Les seigneurs pour être seigneurs certains
de leur honneur
Monsieur Comte de Saligny.



A M A D R A S.

Et se trouve à Paris,

Chez BUISSON, Imprimeur-Libraire,
rue Hauteville, n.º 10.

1791



LE NÈGRE

COMME IL Y A PEU DE BLANCS.

JE sortis de son appartement pour donner un libre cours à mes larmes. Sa maison étoit plongée dans la plus vive douleur, car elle étoit adorée de tout ce qui l'environnoit. La fièvre avoit cessé, mais la poitrine devenoit plus oppressée, & des foiblesses fréquentes étoient les funestes avant-coureurs du coup qui nous menaçoit. Vers les onze heures du matin; elle me demanda: je m'approchai de son lit; elle fit signe à son monde de se retirer. Quand nous fûmes seuls, elle me dit d'une voix

Tome III.

A

presqu'éteinte : « Je croyois que Dieu
» m'avoit destinée à réparer vos mal-
» heurs ; il en ordonne autrement.
» Notre séparation me coûte ; votre
» amitié & vos larmes me prouvent que
» vous êtes digne de mon choix ; mais
» il faut se soumettre aux volontés de
» Dieu. Ma fortune eût été la vôtre ! ...
» Hélas ! vous n'en profiterez point ; je
» vous ai nommé dans mon testament,
» mais ne vous flattez pas qu'il soit
» respecté : des héritiers , que ni vous
» ni moi ne connoissons , vous dispu-
» teront les foibles marques de ma ten-
» dresse. Prenez cette petite cassette que
» vous voyez sur ma table : elle con-
» tient dix-huit mille francs , & quel-
» ques bijoux ; acceptez cette offrande
» pour gage de mon amitié. Adieu ,
» mon ami , retirez-vous ; la vue de
» vos larmes . . . Je n'ai que quelques
» momens , soyez assez mon ami pour
» me laisser entièrement dans des inf-

» tans si précieux ; je vais bientôt pa-
 » roître devant le tribunal de l'Être su-
 » prême. Adieu pour la dernière fois ;
 » songez à moi , songez à Dieu sur-
 » tout ; voyez combien il est bon , &
 » combien sa miséricorde est grande !
 » Pour quelques foibles vertus indignes
 » de lui être offertes , il donne à une
 » femme timide la force de supporter
 » les horreurs de la mort. » Elle se tut,
 & me fit signe de m'éloigner. Je me
 précipitai sur sa main , que j'inondai
 de mes pleurs , sans pouvoir proférer un
 seul mot. Au bout de quelques minutes
 elle la retira doucement ; craignant en-
 fin de la contraindre , je m'arrachai , le
 cœur brisé par les sanglots , de l'objet
 qui me fut le plus cher , & qui seul m'a
 fait connoître toute l'amertume des re-
 grets & de la douleur.

Je ne pus d'abord me résoudre à quit-
 ter cette maison , mais bientôt j'y fus
 contraint. A deux heures il lui prit une

foiblesse... ce fut la dernière. Son confesseur sortit de son appartement , & nous dit que nous ne lui devions plus que le tribut de nos larmes & de nos peines.

J'avois remis à Osmin les dernières marques des bontés de ma bienfaitrice ; il avoit porté la cassette chez moi , & étoit revenu tout de suite ; il profita du trouble où j'étois pour me prendre dans ses bras , & me transporter dans une voiture qu'il avoit amenée. Avant de partir j'eus encore le tems de considérer toute l'insensibilité de l'avarice.

Un homme que je n'avois jamais vu , escorté d'un commissaire , parut aussi-tôt qu'elle eut les yeux fermés ; il me regarda de travers , & passa devant moi sans me saluer. L'avidité dans les yeux , la glace sur le front , le sourire sur les lèvres , il fit froidement apposer les sceaux , au milieu des larmes & des gémissemens dont toute la maison retentissoit.

Osmin , comme je viens de le dire , m'arracha heureusement à un spectacle aussi révoltant que honteux pour l'humanité.

Le testament fut ouvert quelques jours après , elle me léguoit cent mille écus ; elle laissoit à ses héritiers six cens mille francs & son mobilier , & cent mille francs pour être distribués à ses gens , à des pauvres qu'elle nommoit , & pour ses œuvres de piété.

Les héritiers attaquèrent le testament. Je devois trop de respect à la mémoire de ma bienfaitrice , pour ne pas soutenir ses dernières volontés ; je plaidai , ce procès me coûta une partie des dix-huit mille francs qu'elle m'avoit donnés. Le testament fut cassé , je perdis mon legs , les pauvres se virent frustrés de la part qui leur étoit destinée , & les héritiers triomphèrent. Le chef de cette chicane avoit quatre cens mille livres de rente.

Ce fut là ma dernière épreuve ; je parvins à me persuader qu'il n'y avoit point de bonheur sur la terre , & le fruit de cette réflexion fut une mélancolie profonde , & une sorte de haine contre toute la nature. Je plaçai le peu d'argent qui me restoit , & je résolus de me renfermer avec mon pauvre Osmin , de n'avoir que lui pour société , & d'attendre à ses côtés la fin d'une vie si cruellement agitée. Je passai six mois dans ce genre de vie , je ne sortois que rarement pour goûter le plaisir de la promenade , l'unique distraction que je me permettois.

Un jour qu'à l'heure du dîné je m'étois trop éloigné de mon quartier , j'entrai dans un hôtel , & je me mis à une table d'hôte ; elle étoit composée de gens honnêtes & aimables. Quand l'appétit fut satisfait, la conversation s'échauffa & devint générale , elle roula sur le bonheur ; chacun en parla diver-

fement , mais tous convinrent qu'on pouvoit le trouver dans le monde. Je soutins le contraire, & pour prouver mon sentiment , j'en dis quelque chose de mes aventures. Ces mots échappés comme malgré moi, éveillèrent la curiosité , & je n'en pus refuser le détail aux instances de toute la société. Tous m'écoutèrent avec la plus vive attention , tous plaignirent mon sort , mais je ne les persuadai pas sur l'article du bonheur. Après des civilités réciproques on se sépara , je sortis le dernier ; je trouvai à la porte de la rue un ecclésiastique qui avoit dîné avec nous , & qui s'étoit expliqué moins ouvertement que les autres ; il m'aborda poliment , & me proposa de prendre une tasse de café avec lui : il m'étoit inconnu , mais son habit m'inspiroit de la confiance. Volontiers, lui dis-je , si vous me faites l'honneur d'accepter de la liqueur. Je le veux bien, me répondit-il , & nous nous achemi-

nâmes en causant de choses indifférentes vers les Tuileries. Nous prîmes notre café sur la terrasse des Feuillans. Quand nous eûmes fini , il me dit : Vous me paroissez être l'ennemi irréconciliable du bonheur , cependant vous avez une belle ame, des vertus , tout ce qu'il faut enfin pour être heureux , & je veux vous ramener dans le chemin de la félicité. Souffrez que je vous interrompe , lui dis-je : S'il s'agit de quelque nouveau projet de fortune , je n'en veux pas entendre parler. Oui , me dit-il , c'est une fortune qui est ouverte à tout le monde , que tout homme peut , quand il le veut , posséder ; fortune qui ne périt jamais , qui seule assure le bonheur , qui vous fut offerte dix fois , & que vous avez toujours dédaignée pour courir après une chimère ; cette fortune est la religion. — Vous m'étonnez , la religion ! mais je n'en ai jamais manqué. — Je le veux

croire. La connoissez - vous bien ? — Remplir les devoirs qu'elle impose , & être honnête homme ; voilà la bonne religion. — Vous en êtes loin ; ainsi ne vous plaignez pas du bonheur , vous ne l'avez pas cherché où il est vraiment , vous n'avez pas dû le connoître ; ce que vous avez fait , un automate en feroit autant ; vous avez été honnête homme , mais c'est par égard pour le monde. Vous voyez qu'il y a peu de mérite à tout cela , tout votre malheur vient de n'avoir pas aimé Dieu comme il doit l'être ; n'ayant rien fait pour lui , il ne vous doit rien , voilà la loi naturelle ; mais n'ayant rien fait pour lui , il vous a envoyé des adversités pour vous rappeler à lui , voilà la loi divine. Vous avez tout fait pour le monde , que vous en reste-t-il ? de l'amertume. Si vous en aviez fait la dixième partie pour Dieu , quelle différence ! vous ne vous plaindriez pas du

bonheur. Vous avez rempli quelques formalités de la religion ? mais le cœur étoit ailleurs : & c'est ce cœur qu'il veut. Vous le lui donnâtes un instant , lorsque le courroux d'Ibrahim vous menaçoit. Rappelez-vous les récompenses infinies de ce foible effort ; elles vous frappèrent cependant , & vous les avez négligées. Tenez , soyons de bonne foi, ce prétendu bonheur que le monde promet , toujours menteur , toujours faux , toujours fugitif ; ce desir du bonheur , inné dans le cœur de l'homme , est l'argument le plus fort , la preuve la plus certaine de l'existence d'un Dieu , & de la vérité de ses promesses.

Je ne vous rapporterai point toutes les conversations que j'eus avec ce digne ecclésiastique ; il avoit de l'esprit , de la droiture , & une religion profonde , & le cœur le plus aimant. Je ne le quittai point qu'il n'eut consommé son ouvrage ; je lui dus des jours nouveaux , l'hon-

neur du sacerdoce , le peu de vertus que je pratique ; enfin , l'unique , le solide bonheur qu'un homme puisse goûter sur la terre. Au bout de quelques années , je fus nommé par la Cour pour venir remplir dans ces climats éloignés la sainte fonction dont je suis revêtu , & où j'attends avec confiance que Dieu m'appelle vers lui, pour rendre compte d'une vie malheureusement trop stérile.

Bruno termina son récit de la sorte. Honorine , Gernance , Duménil , Otourou & moi , nous l'embrasâmes avec transport , pour le remercier du plaisir qu'il nous avoit fait & de l'instruction que nous avions tous retirée de l'histoire d'une vie qu'il couronnoit de tant de vertus. Otourou , profondément pénétré, se jeta à ses pieds. O Bruno ! s'écria-t-il , ô toi ! qui fus le libérateur de mon père ! ne feras-tu rien pour le fils de ton ami ? Quand donc daigneras-tu sancti-

fier en moi le caractère de cette religion qui fait le bonheur ? Nous applaudîmes tous à sa demande. Honorine & Gernance voulurent encore se charger de ce bienfait , & lui servir de garants aux pieds du Tout-puissant. Le lendemain fut le jour fixé ; nos amis vinrent nous chercher , la sortie de notre prison fut un espèce de triomphe , le peuple nous attendoit en foule ; on entendoit crier par tout : » Voilà les Nègres qui ont » pensé périr pour avoir voulu défendre un Blanc ; voilà les Blancs qui » n'ont pas douté de l'innocence des » Nègres ; que l'humanité triomphe & » quelle réunisse toutes les nations ! » Nous marchâmes jusqu'à l'église au bruit des acclamations , & couverts des fleurs que l'on effeuilloit sur nos têtes. Bruno nous attendoit au temple ; ce n'étoit plus ce même homme dont le visage annonçoit l'affabilité , l'ingénuité , la confiance ; ministre de Dieu ,

il avoit la majesté céleste ! Le temple étoit rempli d'une multitude innombrable , il adressa la parole au peuple ; les bienfaits de l'Eternel , répandus sur nous , furent le sujet de son discours. Ce sont des Nègres , dit-il en s'adressant aux Blancs ; votre Dieu les aime ; ils tiennent , vous le voyez , le même rang que vous dans le partage de ses trésors , ne les privez donc pas de l'amour que vous devez à tous les hommes ; que le tendre nom de frère leur soit quelquefois donné par vous , pour les récompenser des fatigues qu'ils supportent pour vous ; coûte-t-il plus à prononcer que le nom d'esclave ? Leur forme , leurs services , leur courage , ne vous disent-ils pas qu'ils vous ressemblent ? Aimez-les , la nature vous l'inspire , l'humanité l'exige , Dieu vous le commande. Dieu , l'humanité , la nature ! quels payens ! quels idolâtres résisteroient à leurs voix réunies ? Eh !

vous êtes chrétiens ! vous Nègres ! mettez votre gloire à nous servir d'exemple ; montrez-nous que la loi de Dieu peut s'accomplir entièrement ; aimez-nous comme vos frères , nous le sommes ; aimez encore le bras aveugle qui vous accable , foyez sûrs d'une vengeance infaillible , d'une vengeance dont les traits ne retomberont pas sur vous.

La cérémonie se termina par le baptême d'Otourou ; des voitures nous attendoient , nous y montâmes tous. Gernance avoit fait placer des relais sur la route , & nous arrivâmes le même jour à l'habitation où j'avois éprouvé mes derniers malheurs : on en avoit chassé le méprisable concierge. Quel plaisir de me retrouver au milieu d'amis si chers, dans un lieu qui m'avoit été si funeste ! Amélie & Dumont y manquoient seuls à mon bonheur ; je ne pus m'empêcher de m'attendrir à la vue de l'appartement que la malheureuse Amélie avoit oc-

cupé. Ces lieux offroient à chacun de nous un souvenir douloureux ; Gernance s'y rappelloit un père ; Honorine un frère coupable, dont la mort avoit hâté celle de l'auteur de ses jours ; Otourou les fatigues qu'il y avoit essuyées ; & Bruno en prit occasion de nous rappeler la vérité que son histoire nous avoit prouvée, qu'il n'est point de félicité humaine qui n'ait ses amertumes. Je m'étonnois que Gernance eut choisi ce séjour pour consommer une fête où sa joie devoit seule régner ; je ne connoissois pas encore toute la générosité de ce cœur , qui marquoit chacun de ses jours par des bienfaits nouveaux. Ce léger nuage qui nous avoit attristés pendant quelques instans se dissipa bientôt ; nous fîmes un souper délicieux , & chacun se retira pour passer la plus douce des nuits.

Le lendemain nous étions tous levés de bonne heure ; le bon Osmin entra le premier dans ma chambre , & me

dit que tous nos amis étoient déjà rassemblés , & qu'ils m'attendoient pour déjeuner. Je le suivis pour aller les rejoindre ; je les trouvai tous assis autour d'une table à thé ; ils se levèrent quand j'entrai. Conviens , me dit Gernance en m'embrassant , que nous sommes bien malhonnêtes de te déranger ainsi. Je le suis bien plus , lui répondis-je , de n'avoir pas prévenu votre réveil ; mais le bonheur rend paresseux. Vaine excuse ! me dit Bruno ; mais c'est qu'un maître de maison a toujours tant d'affaires ! Que veut-il dire ? repris-je en riant. La vérité , me répondit Honorine en m'embrassant ; tu es ici chez toi , cette habitation t'appartient , & voici ton titre , me dit-elle , en m'en présentant l'acte de donation. Comment ? m'écriai-je , que faites-vous ? Non , je ne souffrirai pas... Qui , moi , vous dépouiller ! je n'ai pas besoin de richesses... votre amitié... votre cœur , mes amis , voilà

mon bien ; reprenez... de grace... reprenez... Tu me refuses , me dit Gernance, en me serrant dans ses bras. Eh ! qu'ai-je fait ? lui répondis je, pour mériter... Si j'étois assez vil pour mettre un prix à tes bienfaits , me répondit-il avec vivacité, je te les rappellerois tous ; je te dirois , tu m'as sauvé la vie , tu as sauvé deux fois celle de mon père , mon injustice t'a conduit à la porte du tombeau ; mon épouse & moi nous t'avons privé de l'homme qui t'éleva , de ton meilleur ami , de ton amante enfin, & ta tendresse pour nous ne s'est pas démentie : voilà ce que tu as fait. Crois-tu que tout cela se paye par des dons ? j'aurois rougi de le penser. Ce n'est point seulement à un ami que j'offre ce foible héritage ; c'est un tribut que je dois , que tout homme doit au sang des souverains. Europe, Afrique, Asie, qu'importe le climat où repose leur sceptre , par-tout ils sont l'image de la divinité,

par-tout ils sont augustes , & par-tout où il existe des hommes , ils doivent trouver des sujets.

Je voulus répondre ; tous m'entourèrent , tous me fermèrent la bouche : Osmin, Otourou même, se joignirent à eux ; vainement je voulus me défendre, il fallut céder. Eh bien ! m'écriai-je , je l'accepte , je l'accepte avec joie ; les noms de Gernance & d'Honorine n'auroient été gravés que dans mon cœur , ici du moins l'air que je respirerai, tous les objets qui s'offriront à ma vue , tout ce que j'entendrai , tout ce que je toucherai, me rappellera sans cesse ces noms si chers ; ce bonheur est trop grand pour être dédaigné. Ils poussèrent un cri de joie. Dignes amis ! on eut dit que c'étoit moi qui étois leur bienfaiteur. Je me livrai d'abord à toute la douceur de leurs caresses ; puis soudain m'écriant avec transport , je suis donc maître ici ; je pars comme un éclair, je vole aux cases des

Nègres , ils étoient déjà au travail ; je cours les trouver ; ils me voient , me reconnoissent ; s'assemblent autour de moi. Mes enfans , mes chers enfans ! leur dis-je , je suis votre maître ; *amour & liberté* ! voilà ma devise & le premier acte de ma puissance. Oh ciel ! est-il possible ? s'écrient-ils. Bientôt ce n'est plus qu'un murmure confus de cris d'allégresse , de soupirs , de bénédictions , d'applaudissemens ; les plus près de moi m'embrassent ; les plus éloignés me tendent leurs bras ; je sens leurs larmes couler sur mon sein. Quel moment ! quel spectacle ! Blancs , si vous n'en jouissez pas , c'est votre faute. Reçois notre serment , me dirent-ils ; jamais nous ne te quitterons ; c'est par cette terre que nous nous acquitterons de notre reconnoissance ; nous la rendrons fertile pour toi. Venez , mes amis , m'écriai-je , remercier vos véritables bienfaiteurs ; les généreux Blancs à qui je

dois le bonheur dont vous pénétre
 mon ame. Je marche , ils me suivent
 en foule , ils étoient cent cinquante.
 J'arrive entouré de cette cour nombreuse,
 moins brillante , sans doute , que celle
 des monarques , mais plus fidelle , &
 sur-tout plus sincère. J'appelle Hono-
 rine & Gernance : Venez , leur dis-je ,
 venez contempler votre ouvrage ; je
 n'avois qu'un cœur pour vous aimer ,
 qu'une voix pour vous bénir ; j'en ai
 trouvé cent pour vous chérir , cent pour
 chanter vos bienfaits & ma reconnois-
 sance. Nous étions tous à leurs pieds ,
 mes amis ne purent parler ; saisis d'é-
 tonnement , de joie & de plaisir , ils se
 mêlent parmi les Nègres , les relèvent ,
 les caressent , leur prodiguent les noms
 d'amis , de frères , & la meilleure & la
 plus malheureuse de toutes les nations
 lève les bras vers le ciel. Dieu des hom-
 mes ! s'écrient ces infortunés , donne à
 tous les Blancs la bonté de nos libéra-

teurs , & les Noirs périrent pour eux avec joie.

Ce beau jour fut un jour de fête ; mes pauvres Nègres couronnés de fleurs , le passèrent en chants , en danses , en festins. Honorine & Gernance daignèrent se mêler souvent avec eux , accepter leurs santés , y répondre , & partager leurs plaisirs. Le bon Bruno , ce digne vieillard , daigna aussi oublier son état & son âge pour se livrer à l'allégresse générale ; & moi , de quelle douce ivresse mes sens étoient remplis ! Quel tableau pour mon cœur ! l'Europe guidée par l'humanité , & souriant aux vertus de l'Afrique !

Mes généreux amis n'oublièrent pas Otourou & son digne père ; ils leur assurèrent une pension considérable. Je voulus m'y opposer ; j'étois assez riche , & je comptois bien que nous ne ferions qu'une même famille ; mais il fallut bien me soumettre à ce qu'ils re-

gardoient comme un devoir sacré. Ils passèrent quinze jours ; dirai-je , chez moi ? Oui , puisque je ne puis écrire ce mot sans qu'il renouvelle encore dans mon cœur les plus douces sensations ; ils passèrent donc quinze jours chez moi ; Gernance m'annonça que tous ses arrangemens étoient pris pour s'établir en France. La santé de son épouse étoit foible , & les médecins lui avoient assuré qu'un climat plus tempéré pourroit la rendre plus robuste ; ses grandes richesses lui firent donner la préférence à Paris. Il s'étoit déjà défait avantageusement de la plupart de ses habitations , & il ne lui restoit plus que quelques immeubles à réaliser , pour fixer irrévocablement son départ ; il vit que cette nouvelle , à laquelle je ne m'attendois point , m'attristoit. Pourquoi t'affliger ? me dit-il , nous ne ferons séparés qu'autant que tu le voudras ; je ne t'ai fait accepter cette habitation qui m'apparte-

noit comme à Honorine , puisque nous sommes en communauté de biens, qu'afin de te rendre en tout tems indépendant de moi ; mais j'ai toujours bien compté que tu ne te séparerois pas de nous ; tu peux faire régir ta fortune en ton absence. Les revenus t'en parviendront à Paris aussi facilement que tu les recevrais ici. Si tu ne pouvois t'accoutumer au climat de l'Europe , ou qu'il survînt quelques évènements que nous ne pouvons prévoir , tu auras toujours du moins un asyle qui t'appartiendra. Duménil qui desire de revoir sa patrie vient avec nous, nous ne faisons tous qu'un même cœur ; nous ne ferons qu'une même maison ; crois que je ne t'aurois pas instruit de ce dessein avec le même sang-froid , si j'avois présumé qu'il nous eut séparés une seule minute. Ce discours me tranquillisa. Je te suivrai par-tout , lui dis-je ; ta présence est un besoin pour moi ; il falloit notre amitié pour étouffer dans

un Nègre le souvenir de sa patrie. Je n'y songe plus , mais je sens que si je te perdois , ce séjour me deviendrait odieux ; le desir de revoir mon pays reviendrait me persécuter. Eh ! qu'irois-je y chercher ? de nouveaux tourmens ; puisqu'il ne m'offriroit que la cendre d'un père & le souvenir de Dumont & d'Amélie qui, sans moi, n'y reparoîtront jamais. Quand veux - tu partir ? Dans cinq à six mois , me répondit-il ; j'ai besoin encore de ce tems pour l'arrangement de mes affaires. Mon unique chagrin est de laisser Bruno derrière nous ; je ne pense pas sans frémir à ce dernier adieu ; l'âge & les habitudes de ce digne vieillard ne me laissent pas l'espoir de le décider à un semblable voyage. Ne désespérons pas de vaincre sa répugnance , lui dis-je , il nous aime comme un père , & peut-être sera-t-il le premier à se décider à nous accompagner.

Ce

Ce respectable père nous avoit quittés depuis quelques jours ; les soins de son ministère l'avoient rappelé le premier à la ville. M. & Mde. de C. se disposèrent bientôt à y retourner aussi ; ils avoient pris ce nom en se mariant. M. de C. le père voyant sa maison éteinte par la mort de Théodore , avoit exigé de Gernance qu'il abandonnât son nom pour prendre le sien ; & il s'étoit soumis sans peine à cette condition, qui loin de lui être défavantageuse , lui étoit au contraire honorable. Je leur promis de les rejoindre bientôt , quand j'aurois établi dans mon habitation le régime que j'avois projeté , & ils me laissèrent avec Otourou & son père.

Le nouvel ordre que je voulois mettre dans mon habitation , ne concernoit pas l'exploitation. A cet égard je n'avois rien à désirer , & l'homme le plus intelligent n'auroit pu en obtenir un rapport plus lucratif. Un soin bien plus cher à

mon cœur m'occupoit ; c'étoit le sort de mes pauvres Nègres. Regardant la discipline comme la base de la tranquillité , du bonheur & des mœurs , elle fut le premier objet de mon attention : je les fis tous assembler. Mes enfans , leur dis-je , je vous ai donné la liberté , vous m'avez promis de ne me pas quitter ; mais je ne veux pas par une surprise indigne de mon caractère , abuser d'un premier mouvement que la reconnoissance à pû surprendre à votre cœur ; je n'ai point rompu vos chaînes pour vous en imposer de nouvelles ; si quelqu'un de vous tourne ses yeux vers sa patrie , qu'il parle : me voilà prêt à le rendre à lui-même. Non , s'écrièrent-ils d'une voix unanime ; non, nous resterons avec toi ; nous désirons mourir dans nos foyers ; mais en attendant , nous voulons consacrer à notre libérateur toute notre jeunesse. Mes amis ! leur dis-je , je vous remercie de votre amitié ; écoutez-moi

Donc , je vais m'expliquer. D'abord j'abolis tous les châtimens , ils ne seront réservés qu'aux crimes ; je vous crois incapables d'en commettre , mais je me montrerai inexorable pour l'homme pervers qui s'y livreroit. Ce n'est pas moi qui vous punirois , la punition du crime n'appartient qu'aux loix. N'attendez pas de moi une complaisance honteuse qui me feroit cacher le criminel , & le dérober par un coupable silence au sort qu'il auroit mérité ; non , moi-même je le remettrois aux dépositaires de l'autorité publique. Une justice intégrè doit être le premier caractère de mon amitié pour vous ; c'est la sauvegarde des bons que je dois protéger , & conserver comme un dépôt ; j'aime à croire que vous ne m'obligerez jamais à employer cette sévérité. Mais quittons un sujet qui , je m'en flatte , nous fera toujours étranger , pour nous occuper de celui qui est indispensable à

l'homme ; c'est l'ordre toujours nécessaire dans une société nombreuse. Rassemblés par le malheur , maintenant retenus par la reconnoissance , désormais unis par le travail , votre bonheur dépend de la concorde ; vous devez vous aimer , c'est le premier devoir des hommes , je vous en donne l'exemple ; mais mon amitié ne fera point sans partage , du moins si vous m'y forcez : je la donnerai toute entière à celui qui se distinguera le plus par l'amour qu'il aura pour ses frères ; elle sera plus foible pour le Nègre querelleur qui troubleroit la paix générale. Enfin je la retirerai pour toujours au Nègre qui manifesterait de la haine contre quelques-uns de ses semblables ; chargé de mon indignation je le renverrois rougir aux yeux de l'Afrique , de n'avoir pu pardonner à ses compatriotes ou s'accorder avec eux. Je ne fixerai plus de tâche au travail ; vous le me-

furerez sur vos forces , vous l'exécute-
rez par amour , & vous le continuerez
par raison. Si la terre restoit inculte , je
ne pourrois plus vous nourrir ; votre in-
térêt marche donc avant le mien.
L'homme n'est pas né pour rester oisif,
les besoins toujours renaissans nous le
disent assez. Si quelque Nègre paresseux
oublioit cette loi première , les coups ne
l'en feroient pas souvenir , nous l'aban-
donnerions ; n'ayant rien fait , il n'au-
roit rien gagné , il n'auroit donc point
de nourriture ; alors nous verrions si,
forcé de tendre vers moi ou vers ses
compagnons une main suppliante pour
obtenir quelque chose de notre huma-
nité , il ne se souviendrait pas qu'il
faut travailler. Je veux que mon aspect
inspire toujours la confiance ; je ne pa-
roîtrai donc jamais parmi vous comme
un Argus incommodé pour inspecter vos
travaux , en accuser la lenteur , m'en
plaindre ou vous presser durement de les

accroître ; je ne veux point que vos fronts m'apprennent que vous me redoutez ; je veux que l'amitié y soit toujours visible à mon approche. Quand je me mêlerai parmi vous , ce sera pour gémir de vos fatigues , vous parler des miennes , & bénir ensemble la providence qui attacha la satisfaction du cœur , la tranquillité de l'esprit , & la paix de l'ame , à l'exactitude à remplir ses devoirs ; ce sera pour écouter vos plaintes , pour y remédier , ou pour vous en faire sentir l'injustice ; ce sera enfin pour me délasser de mes soins par les marques de votre attachement , & vous délasser vous-mêmes par les épanchemens de mon amitié. L'injuste murmure , le blasphème & la corruption des mœurs , voilà les surveillans que j'établis auprès de vous ; mais nous n'aurions rien fait, mes amis, si nous oublions le Dieu qui nous donne tout ce que nous possédons ; nous nous réunirons

chaque jour pour le prier d'avoir pitié de nos foiblesses , de nous garantir de l'orgueil , source de tous les vices , pour lui demander , non d'alléger nos travaux , ils font l'effet de sa volonté , mais d'accepter avec bonté le sacrifice des fatigues qu'ils nous coûtent , & de la répugnance qu'ils nous causent ; enfin pour lui présenter , dans notre union l'emblème & l'hommage de notre amour pour lui , pour reconnoître sa miséricorde qui nous soutient , fléchir sa justice qui nous attend , & nous préparer à la gloire qu'il nous promet. Cette vie vous convient-elle , mes amis ? Jurez entre vous d'en accomplir la règle ? — Oui , nous le jurons , me répondirent-ils ; punis avec sévérité celui qui violera son serment. — Il me suffit ; allez , leur dis-je , le reste me regarde.

Pour savoir les changemens qu'il falloit faire dans la manière de les gouverner , j'avois ordonné aux comman-

deurs de suivre exactement les usages qui s'observoient lorsque le concierge étoit à la tête de l'habitation : je voulois en juger par moi-même. Dès le lendemain avant le lever du jour , je me rendis aux cases des Nègres , & j'attendis que les commandeurs commençassent leurs fonctions. Lorsque l'heure fût venue, je le vis prendre d'énormes fouets dont le bruit affreux chassa bientôt de ces lieux le sommeil & la timide humanité. Bientôt tous ces infortunés presque nus , les yeux à demi-fermés , sortirent en rampant de l'humble toit où la magie des songes les consolait quelquefois de l'injustice des hommes. Trop voisins encore de l'esclavage pour être familiarisés avec les jours que je leur préparois , je vis sur leur figure s'évanouir lentement l'impression de la paix , & le sentiment de leurs maux s'y peindre par degrés. Tels j'ai vu depuis en Europe,

(qu'on me pardonne cette comparaison parce qu'elle est frappante), les chevaux réveillés par le fouet du roulier matinal, prêter un col docile au pesant collier ; mais du moins plus heureux mille fois , hennir à l'avoine que leur conducteur brutal leur distribuoit d'une main attentive. Réveillés comme ces chevaux , mais moins respectés qu'eux , j'appris que cinq heures du plus pénible travail précédoit leur première nourriture. Eh ! ce sont des hommes , me dis-je , dont la bouche a dicté de semblable loix ! Il y a donc deux espèces d'hommes ?

Tous mes Nègres étoient assemblés : je pris les indignes fouets , & les déchirant en mille pièces je les foulai sous mes pieds ; & m'agenouillant sur leurs débris : O Dieu de l'univers ! m'écriai-je , que l'humanité porte jusqu'à ton trône les premiers vœux que ces cœurs purs t'adressent sur les ruines d'un es-

clavage que tu détestes ! Mes Nègres, en poussant des cris de joie, s'unirent à moi, & pour la première fois le nom du créateur retentit dans ces lieux sans être fouillé par les sanglots & les larmes. Je leur fis distribuer du taffia , précaution que l'intérêt au moins devoit ordonner à l'absence de l'humanité, puisqu'elle les garantit des malignes influences du matin que des corps nus pompent en abondance par tous les pores ouverts par la chaleur du sommeil : c'est la cause principale des maladies fréquentes qui les conduisent au tombeau. Je leur en promis autant pour tous les jours , & je leur annonçai que désormais une cloche feroit le signal du réveil.

Nous marchâmes ensuite aux champs. Les commandeurs , suivant l'ancien usage , leur assignèrent leur tâche ; ils étoient en file. Mes enfans , leur dis-je , par complaisance pour moi agissez pendant

quelques instans comme si vous étiez encore esclaves. Soudain l'un d'eux entonna une chanson , (1) & tous les autres se courbèrent vers la terre , & se mirent à travailler avec effort. Cette chanson durera toute la matinée , me dit le commandeur , & pendant tout ce tems nul n'osera lever la tête. Je m'aperçus que dans la position où ils étoient ils avoient le soleil en face qui , bientôt les incommoderoit vivement. Si un Blanc étoit ici , dis-je au commandeur , est-ce que tu n'oserois pas les changer de place ? Non , me répondit-il , si l'ouvrage avoit été marqué par ici. — Et si tu le faisois , que t'en arriveroit-il ? — Cinquante coups de fouet , peut-être. — Est-ce que cela feroit quelque tort à la culture , si l'on commençoit par l'autre bout du champ ? — Non , ce feroit la même chose. — De la barbarie jusques dans des bagatelles ! ô Blancs !

Cependant ils continuoient à travail-

ler avec une activité incroyable, ce n'étoit point cette ardeur que l'intérêt personnel ou l'amour du travail animent dans l'homme ; c'étoient les pénibles & constans efforts du malheureux que la crainte éguillonne. J'en apperçus un dans le nombre qui se souleva & s'appuya un moment sur sa bêche. Au mouvement élevé de ses flancs d'où la sueur découloit, je crus que la fatigue seule l'avoit forcé de reprendre haleine. Tu vois ce Nègre, dis-je au commandeur ; si un autre que moi étoit ici que lui ferois-tu ? J'irois à lui, me répondit-il, & par quelques coups de *chambrière*, je l'avertirois de reprendre son travail. Quoi ! dis-je, sans lui demander pourquoi il s'arrête ? Il s'est arrêté, me répondit-il, cela suffit. Je m'approchai du Nègre. Hélas ! le malheureux étoit si accoutumé aux arrêts de l'injustice, que, sans me parler, baissant sa tête timide & suppliante, il sembloit attendre déjà

les coups qui le menaçoient. Ami ! lui dis-je , pourquoi cesse-tu ton travail ? Il me montra son pied , une épine énorme avoit pénétré jusqu'à l'os. Les larmes malgré moi me vinrent aux yeux. Voilà donc le crime , me dis-je , dont on l'auroit puni !

J'en avez assez vu. Je fis interrompre le travail , & je plaçai les Nègres dans un endroit où ils avoient moins à souffrir de l'ardeur du soleil. Point de tâche , mes enfans , leur dis-je ; que chacun agisse suivant son courage , & puisse à volonté se reposer un moment quand ses forces le demanderont. N'oubliez pas que vous n'êtes plus esclaves ; c'est bien assez du travail qui est naturel aux forces de l'homme.

On leur apporta leur nourriture ordinaire. C'étoit de mauvaises bananes cuites dans de l'eau , & du biscuit moisi & gâté par la poussière. N'ont-ils jamais que cela ? demandai-je. Il est bien

rare, me répondit-on, qu'on leur donne autre chose, si ce n'est quelquefois un peu de morue sèche & rance, ou bien du bœuf salé & corrompu, rebut des équipages de vaisseau que l'on achète à vil prix. Je fis jeter en leur présence cet odieux repas, & leur fis distribuer des alimens plus sains que j'avois fait préparer pour eux; car j'en avois pressenti la nécessité.

Le soir je fus à leurs cases pour les voir rentrer. La liberté avoit tout embelli. Tels j'ai vu depuis dans les campagnes fertiles de la France le moissonneur content ou le vendangeur joyeux, regagner en chantant le hameau paisible où le repos l'attend : tels reparurent mes Nègres, la joie & la sueur sur le front. Ils avoient moins fatigué, & cependant ils avoient fait le double d'ouvrage. Pourquoi? C'est que, réveillés par le contentement, l'ame avoit repris son énergie, & rétabli les forces du

corps. Dans les fers l'ame languit & meurt. Nations d'Europe ! des chiens ont partagé la gloire de vos conquêtes en Amérique. Vous avez trop peu présumé de leurs forces en ne voulant pas leur confier la culture de vos nouvelles contrées : ils vous eussent mieux servis que les Nègres ; le plus foible des animaux est l'homme esclave.

Cependant le bruit de ce qui se passoit dans mon habitation s'étoit déjà répandu ; & je vis revenir successivement une douzaine de Nègres déser-teurs, qui me demanderent grace comme à leur nouveau maître. J'en interrogeai quelques-uns sur le sujet qui les avoit portés à prendre ce parti. L'un me dit qu'un jour après l'heure du repas , il s'étoit endormi sans le vouloir à l'ombre d'un arbre , & qu'il n'avoit pas entendu le signal du travail. Qu'on l'avoit réveillé à grands coups de fouet qui lui avoient déchiré tout le corps ; que la

douleur lui avoit arraché un cri involontaire ; que le concierge qui étoit présent avoit dit , je crois que ce misérable a l'audace de se plaindre ; qu'il lui avoit répondu doucement : Non pas , monsieur Blanc ; mais c'est que douleur fait mal à moi : que cette réponse avoit été regardée comme une grande injure ; que le lendemain pour l'en punir on lui avoit donné cent coups de fouet , & que comme il n'avoit pas eu le bonheur de mourir comme il l'espéroit , il avoit mieux aimé se sauver dans les montagnes , où , du moins , la mort ne lui feroit pas tant de mal.

Un autre me dit : C'étoit une Nègresse qu'elle servoit dans la maison. Un jour , continua-t-elle , que j'étois dans la chambre de madame Blanche , c'étoit la femme du concierge , son mouchoir tomba par terre , j'avois le dos tourné. Cela ne fait pas de bruit , un mouchoir , je ne l'entendis pas ; il fallut qu'elle eut

la fatigue d'ouvrir la bouche pour m'appeler ; & pour m'en punir on me donna dix coups de fouet. Un de ces coups me coupa le sein. Je nourrissois mon enfant ; je fus obligée de le sévrer , il maigrit ; ce n'étoit pas ma faute. M. Blanc s'en apperçut , il me dit que si mon enfant maigrissoit encore , il me feroit tailler jusqu'à ce qu'il engraisât. Si cela eut fait engraisser mon enfant , à la bonne heure , j'aurois pris patience ; mais je n'avois rien à lui donner , il maigrissoit toujours. La première fois j'eus vingt-cinq coups de fouet ; cinquante la seconde. Mais comme l'enfant devenoit plus maigre encore , oh ! cela me fit bien de la peine , je résolus de le quitter & de fuir. Quand je ferai partie , me dis-je , il donnera l'enfant à une autre femme pour le nourrir , & il engraissera , & je partis.

Le principe de la désertion de tous les autres étoit à-peu-près semblable.

Je demandai au commandeur ce que l'on faisoit à un Nègre déserteur ? Pour la première fois , me répondit-il , si on le rattrape on lui donne des coups de fouet à volonté ; la seconde fois des coups de fouet encore , & de plus on lui met au col un grand carcan où est attaché horizontalement une longue barre de fer qui l'empêche de passer entre les arbres , & ce fardeau lui reste pour toute la vie ; la troisième fois , on le fait mourir. Mais , lui répondis-je , si j'ai bien lu ce que les Blancs appellent le code noir , il est défendu de faire mourir un Nègre déserteur. Cela est vrai , me répondit-il avec une naïveté plaisante ; le Nègre meurt , mais cela ne s'appelle pas mourir , parce qu'on ne le tue pas tout d'un coup , c'est en détail. On lui donne tant de coups de fouet aujourd'hui , tant demain , tant après demain. Si le Nègre meurt , ce n'est pas la faute du Blanc ; que n'avoit-

il la force de supporter mille , dix mille coups de fouet. Que de gens savourent avec volupté les parfums du café & les douceurs du sucre , sans se douter que ce raffinement du luxe a précipité dans la tombe des milliers de générations. Est-il si mal de le leur apprendre ? Une moderne Athénienne prend son café d'un air distrait ; que l'on marche sur la patte de son épagneul , l'animal crie , la dame est prête a s'évanouir ; pourquoi ne pas l'instruire que les quarante fèves dont l'infusion a formé le breuvage délicieux qu'elle vient de boire , étoient teintes du sang des mains qui les ont cueillies ? Elle est si sensible pour son chien ! On pourroit dire sans mensonge qu'il n'est pas entré un grain de café en Europe , pas une once de sucre , pas une pierre d'indigo , qui n'ait coûté une goutte de sang à un Nègre. Quel calcul !

Après la réponse du commandeur ,

je me dis : Comment ? si un mouchoir échappé à la nonchalance d'une Blanche peut conduire une Nègresse à la mort , que lui arriveroit-il donc pour une véritable offense ? Quel dommage que l'enfer ne soit pas à la disposition des Blancs ! que de Nègres feroient éternellement damnés pour avoir cassé quelque vase de porcelaine ou donné un mauvais tour à la coëffure d'une Blanche (2) !

Je fis grace à tous les déserteurs , s'il est vrai que l'on puisse faire grace à des gens qui n'ont commis aucun crime. Je n'ai pas eu depuis de cultivateurs plus fidèles que ces pauvres Nègres. Ce n'étoit donc ni inconstance ni haine du travail , ni corruption de mœurs , qui les avoient pressés de fuir. Qu'étoit-ce donc ? l'amour de la liberté , qui ne fut jamais un crime , & l'injustice qui en est toujours un.

Un objet plus essentiel encore m'inquiétoit vivement. Je pris mes Nègres

tous en particulier , & je les interrogeai sur leur foi. Il n'en est pas un seul qui ne me répondît qu'il étoit chrétien ; mais quand je leur demandai ce qu'ils entendoient par ce mot , je les trouvai de l'ignorance la plus profonde (3). Tels ils étoient en Afrique , tels ils s'offrirent à mes yeux aux Antilles. Quelle coupable indifférence de la part des Blancs ! On met cependant en compensation avec les maux qu'ils souffrent l'avantage qu'ils ont d'être arrachés à l'erreur. Mais le font-ils en effet ? Qu'importe le nom de chrétien , si l'on n'en a pas les vertus ? Comment s'acquèrent-elles ? Par l'instruction & par l'exemple. L'instruction ! ils n'en reçoivent aucune. L'exemple ! ah ! vous savez , ô Blancs ! celui que vous leur donnez ! Cependant l'on n'est point chrétien si l'on n'aime le Dieu des chrétiens : cet amour est de dogme & de morale ; si vous voulez qu'il le remplisse , du moins faites qu'ils

l'apprennent , ils s'en trouveront mieux & vous aussi. Vous les maltraitez sans qu'ils en murmurent ; c'est un fardeau de moins pour la barbarie , & cette nation aimante rapportera tout à son Dieu : c'est la consolation de l'infortuné. Il est difficile d'aimer un Dieu qu'on ne connoît pas ; il est plus difficile encore d'aimer le Dieu de ses tyrans. Mais ne m'abusai-je point sur le principe de cette négligence ? Vous méprisez tant ces pauvres Nègres ! ne seroit-ce pas que vous craignez que leur société ne vous déshonore en paradis ? Je ne fais pas bien si Dieu se prêtera à votre superbe délicatesse ; mais ce que je fais , c'est qu'avec tant de préjugés l'homme ne doit pas avoir une idée bien nette de la félicité céleste.

Moi , qui n'avois point les mêmes notions sur la bonne compagnie du séjour immortel , j'engageai un ecclésiastique , instruit & vertueux , à demeurer

près de moi , & à consacrer ses momens à l'instruction de mes Nègres. Comme la pureté des mœurs facilite l'intelligence de l'esprit , je formai l'usage indécent de confondre les deux sexes dans les travaux , & je les unis par les nœuds du mariage. Insensiblement je vis naître autour de moi le calme , la concorde , la douceur , la fertilité , l'abondance , l'amour des devoirs , l'amour de Dieu , enfin le bonheur ; & dans un coin du monde l'âge d'or reparut un moment

Otourou & son père me secundoient de tout leur pouvoir. Je jouissois de mon ouvrage , j'étois comme un père entouré d'une famille immense , qui compte toutes ses heures par l'amour de ses enfans. Que manquoit-il à ma félicité ? Hélas ! vous le devinez ! vous qui avez aimé ! Je me peignois souvent Amélie , infortunée , errante , morte peut-être , & n'ayant retiré de son amour

l'apprennent , ils s'en trouveront mieux & vous aussi. Vous les maltraitez sans qu'ils en murmurent ; c'est un fardeau de moins pour la barbarie , & cette nation aimante rapportera tout à son Dieu : c'est la consolation de l'infortuné. Il est difficile d'aimer un Dieu qu'on ne connoît pas ; il est plus difficile encore d'aimer le Dieu de ses tyrans. Mais ne m'abusai-je point sur le principe de cette négligence ? Vous méprisez tant ces pauvres Nègres ! ne seroit-ce pas que vous craignez que leur société ne vous déshonore en paradis ? Je ne fais pas bien si Dieu se prêtera à votre superbe délicatesse ; mais ce que je fais , c'est qu'avec tant de préjugés l'homme ne doit pas avoir une idée bien nette de la félicité céleste.

Moi , qui n'avois point les mêmes notions sur la bonne compagnie du séjour immortel , j'engageai un ecclésiastique , instruit & vertueux , à demeurer

près de moi , & à consacrer ses momens à l'instruction de mes Nègres. Comme la pureté des mœurs facilite l'intelligence de l'esprit, je formai l'usage indécent de confondre les deux sexes dans les travaux , & je les unis par les nœuds du mariage. Insensiblement je vis naître autour de moi le calme , la concorde , la douceur , la fertilité , l'abondance , l'amour des devoirs , l'amour de Dieu , enfin le bonheur ; & dans un coin du monde l'âge d'or reparut un moment

Otourou & son père me secundoient de tout leur pouvoir. Je jouissois de mon ouvrage , j'étois comme un père entouré d'une famille immense , qui compte toutes ses heures par l'amour de ses enfans. Que manquoit-il à ma félicité ? Hélas ! vous le devinez ! vous qui avez aimé ! Je me peignois souvent Amélie , infortunée , errante , morte peut-être , & n'ayant retiré de son amour

pour moi que des malheurs. Je me représentois son père privé de sa fille ; abandonné dans sa vieillesse , maudissant le jour où sa bouche avoit instruit mon enfance , & regrettant la mort qu'il avoit fui jadis sur les rivages de l'Afrique. Mes amis me surprenoient quelquefois inondé de larmes , ils m'en demandoient la raison ; je leur répondois : Vous connoissez Dumont , Amélie ! ils ne sont pas ici , je ne les verrai plus.

Telle étoit la cause qui empoisonnoit les jours les plus doux que j'eusse passés depuis que j'étois au monde.

Un jour que je m'étois retiré l'après-midi dans mon cabinet pour y prendre quelques instans de repos , suivant l'usage ordinaire des pays chauds , je ne pus dormir , & l'idée d'Amélie vint me poursuivre plus que jamais. Je m'accusai d'ingratitude. Comment , me dis-je , elle a tout quitté pour venir me chercher ;

chercher ; je suis un étranger pour son père , & rien n'a pu l'effrayer dès qu'il a fallu voler à mon secours ; & moi infidèle ami , insensible amant , depuis près de six mois je suis dans l'opulence , je vis heureux , & je n'ai pas encore fait un pas pour les découvrir ! Est-ce donc ainsi que je les paye de leurs fatigues , de leurs sacrifices , de leurs soins ? Mais où les chercher ? où se cachent-ils ? Que m'importent ces difficultés ? Je dois partir. Si je ne réussis pas à les trouver , du moins j'aurai fait mon devoir. Mais Gernance , Honorine , Otrourou s'opposeront . . . Que dis-je ? je les connois mal , ils m'accusent en secret peut-être d'insensibilité , ils rougissent de s'être attachés à un homme qui connoît si peu les loix de l'amitié. Partons , il le faut , mon cœur me le dit , il ne m'a jamais trompé.

Je m'affermissois dans ce parti , & je calculois les moyens de l'exécuter , lors-

qu'on vint m'avertir qu'un homme qui arrivoit de la ville me demandoit. J'ordonnai qu'on le fit entrer : il se présenta avec honnêteté. Monsieur, me dit-il, oserois-je vous demander si vous n'avez pas chez vous un nommé Otourou ? Oui, lui répondis-je, c'est un de mes amis. Ma commission, reprit-il, est délicate. Je n'ignore pas que vous jouissez de la considération de la colonie, & cette raison m'a empêché de faire chez vous un éclat qui vous eût été désagréable. Je m'en suis reposé sur votre honnêteté, & quoique mes ordres soient précis, je me suis présenté seul pour les exécuter. Au fait, lui dis-je avec inquiétude. Voici, me dit-il, l'ordre du roi, qui m'ordonne de m'assurer de la personne d'Otourou. Ce mot fut un coup de foudre. Otourou ! eh ! qu'aurait-il fait ? m'écriai-je. Je l'ignore, me répondit cet homme. — Et où le conduirez-vous ? — En France, à Paris, tels

sont mes ordres. — Mais , Monsieur , Otourou n'est point esclave , il est plutôt sous la protection du roi de France que son sujet ; c'est de son propre gré qu'il est venu dans ses états , & ma maison doit être sa sauve-garde. — Je n'entre point dans tout cela , j'ai mes ordres , & cela me suffit. — Quoi ? dans ma maison ! sous mes yeux ! — Je sens à merveille que vous pouvez vous opposer à l'exécution de mes ordres ; mais songez-y bien avant de l'entreprendre. Comme propriétaire de terres vous êtes de droit sujet du souverain , & votre résistance passeroit pour rebellion. Vous êtes témoin des égards que je mets dans mon procédé. Pendant qu'il me parloit , je cherchois si , en l'amusant , je ne pourrois pas gagner du tems , & trouver le secret d'éloigner sur le champ Otourou. Sa fatale étoile l'amène dans mon cabinet. Je ne fus pas maître d'un mouvement d'effroi en le voyant paroître ;

l'exempt ne s'y trompa pas. Voilà celui que je cherche , dit-il ; vous êtes Otourou , je vous arrête de la part du roi. Otourou immobile , me regarde ; je me jetai dans ses bras sans pouvoir parler. Un Nègre de ma maison qui venoit d'entrer avec lui courut avertir son père , & l'instant d'après je le vis paroître. On arrête ton fils ! m'écriai-je ; quoi qu'il m'en puisse arriver , je ne le laisserai pas partir , Monsieur , dis-je à l'exempt , j'ai cent Nègres ici , ils périront plutôt que de souffrir... Un moment , dit Osmin en m'interrompant , de quoi est-il question ? Il se fit répéter tout ce que l'on vient de lire. Quand l'exempt eut fini , il se tourna d'un air sévère du côté de son fils. Otourou , lui dit-il , vous êtes Nègre , ne mentez pas. Vous avez traversé la France. Avez-vous quelque reproche dans le cœur ? c'est votre père qui vous le demande. Aucun , répondit fermement Otourou.

S'il est ainsi , partez , reprit Osmin.
 Monsieur, je suis son père , il vous suivra ,
 je le lui ordonne. Quoi ! m'écriai-je avec
 amertume , tu souffriras... Les ordres
 des rois sont sacrés , reprit Osmin ; les
 rois sont l'image de Dieu sur la terre.
 Doit-on trembler pour l'innocence ? Je
 n'ai qu'un regret , mon âge m'empêche
 de le suivre. Ce soin me regarde , lui
 dis-je ; s'il périt , je périrai avec lui.
 Vous n'avez pas , me dit l'exempt , un
 semblable malheur à craindre. Je le
 crois. Mon vaisseau est prêt , il n'attend
 que moi pour partir , & je prévois que
 vos affaires & les recommandations
 dont je vous conseille de vous munir , ne
 vous permettront pas un départ aussi
 prompt ; mais soyez tranquille , j'aurai
 pour lui tous les égards que méritent
 son innocence & votre amitié ; & quoi-
 qu'un semblable aveu soit contre mon
 devoir , je vous apprends que c'est à Vin-
 cennes que je le conduis. En arrivant à

Paris, venez me voir, voici mon adresse ; & je vous faciliterai tous les moyens de parler à votre ami. Je sentis que l'observation de l'exempt étoit juste , & que l'intérêt même d'Otourou ne me permettoit pas de partir avant deux ou trois jours au moins. Je courus à ma caisse , j'en tirai deux cent louis. Voilà de l'or , dis-je à Otourou , pars ! le ciel nous protégera. Je serai à Paris aussi-tôt que toi , sois sans inquiétude. De l'inquiétude ! me répondit-il en souriant, je n'en ai point. Dieu est en France tout comme ici.

Je rassemblai à la hâte les divers effets qui pouvoient lui être utiles. L'exempt lui dit , partons , hâtez une séparation qui deviendrait toujours plus cruelle en la prolongeant. Eperdu , hors de moi-même , je me jetai dans ses bras. Tu souffres , me dit-il , qu'est devenu ton courage ? Imité-moi , sois tranquille , on a toujours de la vertu avec un cœur pur. Je céдай la place à son père , il s'ap-

procha d'un air ferme, il prit la main de son fils, & fixant ses yeux sur les siens, tu ne m'as pas trompé ? lui dit-il. — Non, mon père. — Va donc. Je ne te reverrai plus, peut-être. Je te bénis ; quoiqu'il t'arrive, vis & meurs en honnête homme. Il l'embrassa sans verser une larme. J'étois loin d'imiter leur fermeté d'ame. Par pitié pour moi, Osmin & l'exempt arrachèrent Otourou de mes bras ; ils le firent monter en voiture, & ils partirent.

Quel coup ! Il étoit d'autant plus affreux, que depuis l'heureux dénouement de nos derniers malheurs, j'avois cru Otourou à l'abri, comme moi, de tout revers. Dans la position où nous nous trouvions tous, il étoit raisonnable de croire que je n'avois plus rien à redouter, que ces chagrins dont nul homme n'est exempt, & l'éternelle absence de Dumont & d'Amélie. Je connoissois Otourou, j'étois sans inquié-

rude sur sa vertu , j'étois sûr de lui ; mais je commençois à avoir une idée des mœurs de l'Europe , de la France sur-tout. Il l'avoit traversée ; de quelles imprudences n'est pas susceptible un malheureux étranger , un sauvage pour-ainsi-dire , qui n'a pour guide que sa raison & la voix de la Nature. Hélas ! pourquoi les actions autorisées par la Nature même , passent-elles pour des crimes aux yeux des nations policées ?

Quand Otourou fut parti , je me renfermai pendant une heure pour rappeler ma raison , me recueillir , & déterminer le parti que j'avois à prendre. Il n'y en avoit qu'un seul qui convînt à mon amitié ; c'étoit d'aller trouver M. & Mde. de C. , de me munir de leurs recommandations , & de m'embarquer. J'appellai Osmin. Je pars , lui dis-je ; tu ne peux accompagner ton fils , c'est à moi seul que le droit appartient de remplir à son égard les de-

voirs de père & d'ami. Je te laisse maître ; gouverne ma petite république. Je ne puis laisser à mes pauvres Nègres un second moi-même qui leur soit plus cher. Si tu m'en crois, ne change rien à l'ordre que j'ai établi : au reste je m'en rapporte à ton âge & à ta prudence.

J'avois donné mes ordres , ma voiture étoit prête & déjà chargée de ce que je voulois emporter. Je fis assembler mes Nègres. Mes amis, leur dis-je, des affaires m'appellent loin d'ici , j'entreprends un voyage fort long. Je vous laisse Osmin , obéissez - lui comme à moi-même ; souvenez - vous de moi quelquefois , & si je vous suis cher ; aimez-vous. Voilà l'unique récompense que je vous demande. Je pris Osmin entre mes bras. Qui l'auroit prévu , lui dis-je , que nous dussions être encore séparés ? Mais soumettons-nous , & ne murmurons pas ; sois sans inquiétude ;

je te rendrai ton fils , ou je cesserai de vivre. Je l'embrassai , je m'élançai dans ma voiture , & je partis chargé des bénédictions de mes Nègres. Présage heureux ! si Dieu , comme on doit le croire , est sensible aux vœux des âmes pures.

Je fis une telle diligence , qu'en six heures j'arrivai chez mes amis. L'air avec lequel je les abordai les effraya. Quel nouveau malheur t'est-il survenu ? s'écrièrent-ils en m'embrassant. Je les mis au fait en deux mots , & leur annonçai ma résolution. On envoya prier Bruno de se rendre auprès de nous , & il parut bientôt après. Nous essayâmes envain tous quatre de deviner d'où paroitroit un coup si imprévu ; & tel est l'effet de la prévention , cette maladie incurable de l'homme , qu'ils eurent de la peine à se persuader qu'Otourou pendant son séjour en France n'eut pas donné lieu à quelque sujet de plainte.

Ah ! mes amis , leur dis-je , comme vous je l'ignore ; mais je suis sûr du contraire ; craignez d'outrager la vertu par un soupçon injurieux. Souvenez-vous que j'ai été accusé de la mort de d'Urban. Nous agitâmes ensuite s'il étoit nécessaire que je m'embarquasse sur le champ. Honorine & Gernance me conseilloient de différer quelques jours. Leurs affaires étoient entièrement terminées ; ils n'étoient plus occupés qu'à convertir leurs immenses capitaux en lettres-de-change sur un banquier de Paris. Gernance me promettoit de se hâter encore par rapport à moi , & m'assuroit qu'avant deux semaines ils seroient prêts eux-mêmes à passer en France. Il me représentoit de quel avantage il seroit pour moi d'entrer avec des amis puissans dans un pays qui m'étoit totalement inconnu ; quel poids sa présence donneroit à ses recommandations ; enfin , ajoutoit-il , quinze jours

de plus ou de moins ne sont pas une affaire, & la mer capricieuse met tant de diversité dans les traversées, qu'il est possible encore que nous soyons rendus en France avant le vaisseau qui porte Otourou. Cela feroit à merveille, répondit Bruno, si nous savions quel est le genre de cette affaire, mais, dans l'incertitude, quinze jours de retard peuvent tout perdre. Vous connoissez Otourou ; son étonnante franchise, cette espèce de stoïcisme qui l'empêche de fléchir, cette sorte d'abandon de lui-même, cette indifférence pour son sort quand il se voit tourmenté par l'injustice. Avec ce caractère, si nous le laissons seul avec ses ennemis, il est perdu ; il en a des ennemis ! cet événement l'annonce ; du moins Itanoko le guidera. Plus éclairé & moins philosophe, il tempérera l'inséparable dureté de ses réponses, il verra vos amis, il leur annoncera votre prochaine arrivée, ils n'oseront pas

ainsi mettre de la froideur dans leurs démarches ; enfin , ne fût-il que gagner du tems , c'est beaucoup , & vous-même vous vous trouverez alors sur les lieux. Tenez , j'ai bien étudié Otourou , ne le laissez pas seul environné des pièges de l'injustice. Je le connois , plus il se sentira vertueux dans cette affaire , & plus il rendra le danger grand pour lui.

L'avis de Bruno fut une loi , nous l'écoutâmes avec une entière soumission. Gernance courut au port : on lui désigna un vaisseau de Bordeaux qui devoit appareiller le surlendemain ; il s'informa s'il n'y en avoit point qui partît plutôt. On lui répondit que dans le moment même un petit bâtiment mettoit à la voile pour Nantes ; mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il fût encore tems de s'y embarquer. Nous nous doutâmes que c'étoit celui qui conduisoit Otourou. Gernance ne pouvant mieux faire , arrêta mon pas-

sage sur le vaisseau Bordelois, & revint nous rejoindre.

Mes amis employèrent le jour qui précéda mon départ, à me préparer leurs lettres de recommandation. Bruno m'en donna une pour le digne ecclésiastique dont il nous avoit parlé. C'est un vieillard de bon conseil, me dit-il; il a des amis puissans & des vertus, comptez sur son zèle. Gernance qui connoissoit mieux le monde que moi, & qui savoit que l'or est même nécessaire à l'innocence, joignit aux siennes un mandat de crédit illimité sur son banquier, & me força de l'accepter. Il me promit d'être aussi-tôt que moi en France. Bruno me fit jurer de revenir quand tout seroit terminé, pour qu'il ne mourût pas sans avoir la douceur de me revoir. Pendant la journée l'on vint m'avertir que le vent étant bon, le vaisseau appareilleroit vers les trois heures du matin. Dumé-

nil , que je n'avois pas encore vu , entra.
 J'allois aller chez vous , lui dis-je , vous
 faire mes adieux : il se fit expliquer le
 sujet d'un si brusque départ. Quand il
 le fut , je le vis rêver un moment. Seul ,
 en France où il n'a jamais paru , dit-il
 à mes amis , il va se trouver cruellement
 embarrassé. Puisque je devois , mon
 cher Gernance , m'embarquer avec vous ,
 qui empêche que je n'avance mon dé-
 part , & que je ne le suive ? Rien ne
 me retient ici. Vous vous chargerez
 bien de faire embarquer les gros équi-
 pages que je laisse après moi. Je vais
 chercher mes papiers , mon porte-feuil-
 le , les effets dont j'ai besoin pour mon
 voyage , & , si vous l'approuvez , je pars
 avec lui. Tous applaudirent à son ami-
 cale résolution , & j'en fus enchanté.
 J'allois du moins avoir un cœur où je
 pourrois déposer mes chagrins , mes in-
 quiétudes , mes alarmes ; & un homme
 qui , au fait des usages , m'applaniroit les

difficultés , dont les moindres sont encore des monstres pour un étranger , & qui porteroit généreusement la moitié du fardeau qui m'alloit accabler.

On envoya sur le champ un domestique à bord pour arrêter sa place. Duménil courut chez lui , & fut prêt dans une demi-heure. Libres de tous soins , nous soupâmes avec autant de gaieté que notre situation pouvoit nous le permettre. J'avoue même que , malgré la douleur imprévue qu'un semblable événement m'avoit causée , mon cœur ne m'annonçoit rien de funeste. Cette voix intérieure qui tant de fois m'avoit prévenu sur mes malheurs se taisoit ; je prévoyois bien des embarras , mais non des adversités , & j'osois en concevoir un bon augure. A minuit nos amis voulurent nous conduire ; on levoit l'ancre quand nous arrivâmes au vaisseau. Le capitaine nous fut bon gré de notre diligence ; il n'attendoit plus que nous ;

& tout étant prêt, il mit à la voile deux heures plutôt qu'il ne s'en étoit flatté. Nos amis nous embrassèrent tendrement ; ils me recommandèrent sur-tout de modérer ma sensibilité qui pouvoit nuire à ma santé , & mon excessive vivacité qui pouvoit , en France , être contraire aux intérêts du malheureux Otourou ; enfin nous nous séparâmes dans l'espoir flatteur de nous rejoindre bientôt.

Notre traversée fut heureuse , je n'en ferai point le détail. Au reste , qu'aurois-je à peindre ? de l'ennui , de l'impatience de mon côté , des consolations de la part de Duménil , & tout cela se devine. Le trente-cinquième jour nous entrâmes dans la rivière de Bordeaux , sans avoir éprouvé le moindre accident , & le lendemain nous mouillâmes sous le château Trompette. Nous nous rendîmes sur le champ à terre. Duménil fit emplette d'une voiture , &

pour satisfaire mon empressement ; après avoir donné un seul jour au repos, nous prîmes la poste pour Paris.

Ce voyage qui, dans une situation d'esprit différente, eut si fort intéressé ma curiosité, ne m'occupa que foiblement. Une foule d'objets échappèrent à mon attention ; dans d'autres tems ils l'eussent fortement captivée. Il n'y eut que les grandes masses qui me frappèrent, l'opulence des campagnes, la majesté des villes, & l'incroyable mobilité des peuples ; mais les bords de la Loire firent une impression profonde sur mon cœur. C'est-là véritablement que les sens trouvent les plus douces jouissances. Assemblage prodigieux de la simplicité antique & du faste moderne, on y voit le palais orgueilleux & la modeste chaumière s'approcher sans se nuire. Là, les parfums des jardins de Luculle embaument sans la corrompre la fraîcheur divine des bocages d'Eden.

Là, le paisible berger s'abandonne à une tendre & innocente flamme, au pied des monumens sur lesquels on a gravé les foiblesses des rois. Je connoissois l'histoire de la France, l'aspect de la Touraine la retraça vivement à mon esprit. Cette province est un livre qui renferme l'histoire du cœur humain. Les misères de l'orgueil, la bienfaisance des grands, les débris de la sombre politique, le calme de l'honnête liberté, les souvenirs de l'ambition, les charmes de la paix, les retraites de la volupté, les délassemens de la vertu, les temples de la paresse, les fruits de l'industrie, les autels dû Dieu de l'univers, les statues de Mammon, le sceptre de Louis XI, la gloire de Charles VII, l'humanité de Louis XII, la honte du cardinal Balue, la mémoire d'Amboise, tout enfin, le groupe des vices, l'emblème des vertus, tout s'y trouve ! Champs pompeux & fertiles ! caressez par vos

sites heureux l'œil indifférent qui ne veut que jouir ; mais soyez à jamais pour le sage , le livre profond qui l'instruise de l'histoire de l'homme !

Nous arrivâmes à Paris ; je ne pris plus le tems de voir, mon cœur m'appelloit ailleurs. Je volai d'abord chez l'exempt qui m'avoit laissé son adresse. Je le trouvai, il ne nous avoit devancé que de quatre jours. Il me donna des nouvelles de mon malheureux ami : il avoit peu parlé pendant le voyage , il n'avoit montré ni tristesse ni joie , mais une sorte de tranquillité sombre , qui annonçoit le calme de l'ame , & une sorte d'indifférence dédaigneuse pour l'opinion des hommes. Je reconnus bien là le caractère d'Otourou. Je rappelai à l'exempt la parole qu'il m'avoit donnée de me le faire voir. Cela ne dépend pas de moi tout-à-fait , me dit-il , mais donnez-moi un petit mémoire , je le présenterai moi-même au Ministre

de Paris , & je ne doute pas qu'il ne vous accorde la permission que vous demandez. Il fallut bien modérer mon impatience , & je commençai à faire l'épreuve de la longueur des formes. Il m'assura au reste que mon ami se portoit bien , que rien ne lui manquoit , & que si je jugeois qu'il fallût ajouter quelque chose à ses aises , il s'empreseroit de le lui faire parvenir. Puisque je ne puis le voir tout de suite , lui dis-je , instruisez-le du moins de mon arrivée , cela le tranquillisera. C'est contre mon devoir , dit-il ; mais je le ferai pour vous plaire. Averti des usages par Duménil , je crus lui devoir de la reconnaissance pour les soins qu'il avoit pris d'Otourou , & je laissai sur sa cheminée un rouleau de vingt-cinq louis. En me reconduisant , il me pria de compter sur lui , & m'assura que dans trois jours au plus tard j'aurois des nouvelles satisfaisantes de mon mémoire.

Nous vîsîmes ensuite toutes les personnes auxquelles étoient adressées les lettres de recommandation de Gernance. Il fallut leur expliquer les raisons qui nous faisoient réclamer leur protection. Leurs politesses ne m'étonnoient point , je m'y attendois ; mais le caractère des François dont je n'avois nulle idée, me causoit à chaque instant mille surprises. Je ne leur voyois prêter qu'une attention vague , & souvent interrompue par des futilités , à un récit qui, selon moi, devoit affecter toute ame sensible. Ici c'étoit l'arrivée d'un coëf-feur qui ne permettoit pas d'en entendre davantage ; là , c'étoit une partie de spectacle qui forçoit de remettre l'audience à un autre jour ; ailleurs, c'étoit du chocolat qu'on nous offroit dans le moment le plus intéressant de la narration , ou l'arrivée subite d'une femme qui venoit consulter sur une parure nouvelle , ou la maladresse d'un

laquais qui par la chute d'une porcelaine venoit échauffer la sensibilité du maître qui nous écoutoit froidement. Sortions-nous ? on nous accabloit de protestations , de promesses , d'assurances. Assurément , me disois-je , voilà des gens qui ont l'art d'entendre sans écouter , ou la fausseté de promettre sans entendre.

Nous réservâmes la visite de l'ami de Bruno pour la dernière. Ce fut là que nous trouvâmes la modeste simplicité , le tendre intérêt , & la prudence consommée de la vieillesse ; il ne put refuser quelques douces larmes au souvenir de Bruno. Est-il heureux ? nous demanda-t-il. Oui , lui répondîmes-nous , autant qu'on peut l'être avec de grandes vertus. Tant mieux , ajouta-t-il , il jouit du sort que je lui avois annoncé. Ensuite il s'occupa de nous ; il nous parla sans orgueil comme sans bassesse des amis puissans qu'il avoit ; trop sage pour nous

garantir un succès qui dépendoit du jugement des hommes, il se renferma dans l'assurance de ses soins qu'il nous promit sans affectation ; il n'avoit pas besoin d'employer de sermens pour nous convaincre de sa sincérité , sa figure parloit pour lui. Son ame révoltée de l'oppression de l'innocence , y peignoit à grands traits le zèle le plus actif , & pour s'en promettre tous les efforts , il suffisoit de le regarder. Il demanda un mémoire. Nous le fîmes. Il se chargea de le porter lui-même au Ministre , & de le faire appuyer par des personnes du premier rang.

Malgré l'espoir que me donnoit une protection d'autant plus sûre qu'elle étoit moins brillante , on conçoit combien ces longueurs m'étoient insupportables. Sauvage encore , pour-ainsi-dire , je ne concevois rien à tous ces voiles dont la vérité étoit enveloppée , ni à la lenteur que l'on mettoit à l'en dépouiller

dépouiller. Après le desir de voir Otourou, l'ignorance où j'étois de ce dont on l'accusoit, étoit ce qui me tourmentoit le plus. Il fallut cependant attendre du tems, des lumières qu'il n'étoit pas possible de me procurer autrement. Je reçus enfin au bout de quelques jours la réponse de l'exempt, qui m'annonçoit la permission de voir Otourou, mais en sa présence. Duménil avoit accompagné l'ami de Bruno à la Cour, qui étoit alors à Fontainebleau. J'étois donc seul, je montai en voiture; je courus prendre l'exempt, & nous nous rendîmes à Vincennes, dont les portes nous furent ouvertes. Je volai dans les bras d'Otourou. La joie, l'inquiétude, la surprise, l'aspect du lieu qui nous réunissoit, la contrainte occasionnée par la présence d'un tiers, nous retinrent quelque tems dans le silence. Otourou le rompit le premier. Que de soins je te coûte, me dit-il; devois-tu quitter le séjour de la

paix pour suivre un infortuné ? Mon père est-il avec toi ? Je l'instruisis de tout, du tems de notre arrivée, des longueurs que nous éprouvions, de l'espérance que nous avions ; & ensuite sans avoir l'air de l'interroger, je mis insensiblement la conversation sur le tems où il avoit traversé la France avec Dumont. Il nous fit le détail de ce voyage avec sa franchise ordinaire, sans omettre aucune circonstance. L'exempt qui pénétrait mon dessein, nous dit : Il me semble que vous vous tourmentez l'un & l'autre mal-à-propos. Je n'en ai pas de certitude, mais je crois que les faits dont on l'accuse sont plus nouveaux, & que c'est aux isles qu'ils se sont passés. Ah ! s'il est ainsi, m'écriai-je, je respire ; son innocence fera bientôt prouvée ; je ne l'y ai pas perdu de vue un seul instant.

Nous passâmes quatre heures avec Otourou. Je ne pus m'empêcher de le

contempler avec admiration. Le lieu formidable où il se trouvoit , & que tout le monde connoît aujourd'hui , ne l'épouvantoit pas ; il étoit calme & tranquille. Ma présence lui avoit même rendu une sorte de gaieté , & loin d'être obligé de le consoler , c'étoit lui qui étoit mon consolateur. Enfin l'exempt m'avertit que ses affaires le rappelloient ; nous nous séparâmes , nous nous embrassâmes , & je lui promis de ne pas prendre une minute de repos que je n'eusse brisé ses fers.

Je retournai à Paris , & après avoir remis l'exempt chez lui , je courus chez l'abbé de S**. (c'étoit le nom de l'ami de Bruno) Il arrivoit de Fontainebleau avec Duménil. Je montai avec empressement chez lui. Eh bien ! quel succès avez-vous eu ? leur demandai-je , & qu'avez-vous appris ? Mon ami , me répondit l'abbé de S** ne vous alarmez pas ; mais notre affaire n'est pas aussi

facile que je l'espérois , & je crains bien qu'elle ne soit longue. Comment ? lui dis-je avec effroi. Ne vous tourmentez pas d'avance , me répondit-il ; rien n'est désespéré , & nous en viendrons à bout. Mais pendant ce tems le malheureux souffre , & voila le seul motif de mon inquiétude. Le Ministre que je connois nous a reçus avec bonté , il a daigné par égard pour mon âge prendre tout de suite connoissance du mémoire. La liberté de l'homme que vous me demandez , nous a-t-il dit après l'avoir lu , n'est pas en mon pouvoir. L'affaire est majeure , il s'agit d'un rapt. D'un rapt ? dis-je à l'abbé de S** , cela n'est pas possible. Je le crois comme vous , me répondit-il ; mais écoutez jusqu'à la fin. Monseigneur , ai-je dit au Ministre , les mœurs de ce jeune Nègre sont connues , ce n'est point un esclave ; c'est un homme libre , & si vous savez ses aventures , vous conviendriez que per-

sonne n'est plus digne de votre bienveillance. Pardonnez-moi l'observation que je vais vous faire ; mais ne feroit-il pas possible que votre religion eût été trompée ? Si le tems me le permettoit , m'a-t-il répondu , je vous ferois voir le mémoire qui m'a été présenté ; mais j'imagine que vous vous en rapportez bien à moi. S'il n'eût été question que de ce mémoire , je n'aurois peut-être pas fait agir l'autorité ; mais on y a joint les pièces qui constatent le jour de l'enlèvement ; & , ce qui est plus fort encore , un écrit de la femme qui se plaint de son ravisseur. Vous sentez que d'après cela je n'ai pu me conduire autrement. Puisque vous vous intéressez à ce jeune homme , voyez le Banquier tel , c'est lui qui m'a présenté ce mémoire , tâchez d'arrêter cette affaire avant que la Justice en prenne connoissance. Qu'il soit content , & je vous rends votre protégé :

D ;

voilà le seul conseil que je puisse vous donner.

Toujours de l'obscurité ! toujours des obstacles ! m'écriai-je avec amertume. La plainte est inutile, me dit l'abbé de S**, c'est de l'activité qu'il nous faut. D'ailleurs, de quoi se plaindre ? regardez la chose philosophiquement, & vous conviendrez que le crime en lui-même est assez odieux pour que l'innocence s'applaudisse, au milieu des peines injustes qu'elle éprouve, des précautions que l'on prend pour en purger la terre. Allez dès demain matin chez le Banquier, voici son adresse, tout dépend de l'explication que vous aurez ensemble. Je regardai cette adresse. La circonstance est bizarre, dis-je. Cette adresse est celle du banquier sur lequel Gernance m'a remis une lettre de crédit, c'est le sien. Tant mieux, me dit l'abbé de S**, c'est déjà un commence-

ment de liaison. Adieu , je vais me reposer , je vous attends tous deux demain à une heure ; je vous ferai dîner avec un de mes neveux qui a été aussi en Amérique , cela vous distraira. Duménil & moi nous prîmes congé de lui , & nous nous retirâmes.

Il me fut impossible de dormir. Ce que je venois d'apprendre m'avoit révolté , mes réflexions augmentoient encore mon humeur. A quoi sert donc la vertu ? me disois-je , on accuse mon ami d'un rapt ! Quoi ! l'homme le plus pur , & dont le cœur trop froid peut-être n'a pas même encore connu les sentimens si doux de l'amour , n'est pas à l'abri d'imputations qui ne doivent tomber que sur l'homme corrompu ? Horrible condition de l'humanité ! les vices déguisés ont forcé les loix de troubler la paix de l'innocence , & l'on cherche cependant à vivre avec ces hommes , on desire leur société ; il vau-

droit mieux les fuir : mais je m'abuse. La vertu est rare , mais c'est qu'elle est modeste , c'est qu'elle ne se montre pas ; & puis il y a tant d'hommes vicieux qui l'effrayent. Cependant il faut bien que par de grands exemples Dieu les force de tems en tems à fixer leurs regards sur elle ; il souffre que l'injustice enveloppe quelquefois l'innocence pour l'en retirer ensuite avec éclat , & la présenter dans toute sa pureté , dans toute sa gloire à l'univers assemblé. C'est ainsi qu'il contraint les méchans à être témoins des hommages que toute la terre rend à la vertu.

Cependant plus la nuit s'avançoit , plus mon agitation croissoit. Vainement j'essayois à me calmer , je m'en voulois de mes funestes pensées. Otourou n'est pas perdu pour être soupçonné ; ai-je dû présumer qu'on l'ait arrêté sans lui imputer quelque faute ? La providence ne m'a-t-elle pas tiré d'un labyrinthe

cent fois plus terrible encore ? Pourquoi douter de son secours ? Sa protection n'est pas comme celle des hommes , sujette au caprice , au tems , aux circonstances.

Tel étoit le langage que ma raison opposoit à mon cœur ; mais ce cœur indéfinissable barroit avec plus de violence encore. Je ne pus y résister, je me levai. Voix inconcevable , m'écriai-je , toi qui me parle , & que je ne puis comprendre , explique-toi donc , & finis mon supplice.

Dès qu'il fut jour, je m'habillai & me disposai à sortir. Duménil fatigué de son voyage étoit un peu indisposé , & je me rendis seul chez le Banquier. Je demandai au portier s'il étoit visible : il me répondit d'un air brusque qu'il n'y étoit pas. Et quand reviendra-t-il ? — Je n'en fais rien , il est en campagne. — Cependant j'ai besoin de lui parler. — Vous n'êtes pas le seul : c'est

pour de l'argent , sans doute ? — Non , il ne s'agit pas d'argent , c'est pour une affaire. — J'en suis fâché ; mais il n'y est pas. — Mais n'a-t-il pas quelqu'un de confiance à qui je pourrois m'adresser ? — Oui , son caissier ; c'est un honnête-homme , celui-là. — Eh bien ! conduisez-moi chez lui. — Il est en Bretagne depuis huit jours ; mais il arrive certainement demain au soir , ainsi voyez si vous pouvez attendre. — Attendre ! toujours des retards ! allons , il le faut bien ; mais suis-je sûr... — Oui , vous pouvez y compter , il fera demain ici sur les cinq heures du soir , il m'a mandé de tenir son appartement prêt pour cet heure-la. Ainsi venez ici à six heures , vous serez sûr de lui parler. Quel pays ! me dis-je en m'en allant , rien ne s'y finit.

Duménil ne s'attendoit pas à me revoir si-tôt. Je lui contai ce qui venoit de se passer. Les propos de ce portier

l'étonnèrent , & l'absence du Banquier encore plus ; il m'exhorta à la patience. « Tel est Paris , me dit-il , les affaires » les plus pressantes y languissent. C'est » un monde , où l'on ne rencontre ja- » mais ceux dont on a besoin ». Hélas ! que l'homme est insensé de se révolter contre l'invisible main qui le conduit ! Ces retards qui me chagrinoient si vivement , étoient cependant , sans que je m'en doutasse , des combinaisons qui accéléroient le succès de mes vœux , & qui me préparoient le plus doux moment que j'aie goûté de ma vie.

A l'heure indiquée nous allâmes chez l'abbé de S** , je lui rendis compte de ma matinée. Je conçois votre impatience , & je sens tout ce que vous devez souffrir ; mais qu'y faire ? c'est un jour de perdu , demain vous serez plus tranquille , car , à coup sûr , ce caissier saura quelque chose. Le Banquier ne se fera pas absenté sans lui confier ses in-

tentions. De la gaieté donc, & faisons trêve aux chagrins, pour que je jouisse sans mélange du plaisir que je me promets en me trouvant pour la première fois à table avec vous. Mon neveu écrit une lettre dans mon cabinet; nous dînerons dès qu'il aura fini. Nous nous mêlons alors à causer de choses indifférentes.

Au bout de quelque tems l'abbé alla s'informer si son neveu étoit prêt; nous le vîmes reparoître avec lui. O premier rayon du bonheur qui m'attendoit, puisse-tu ne jamais sortir de ma mémoire! Ce fut-là pour-ainsi-dire le commencement de mon existence. Je n'avois pas encore vécu.

Je lève les yeux sur ce jeune homme. Que vois-je? l'ancien écuyer de Théodore! Je fais un cri; je m'élance vers lui. O mon ami! ô mon libérateur! lui dis-je; j'ai donc le bonheur de vous revoir. Il me reconnut tout de suite, &

m'embrassa avec empressement. Infortuné Itanoko ! me dit-il ; quoi ! c'est vous ? Je ne reviens pas de ma surprise. Quoi ! vous vivez ? Combien votre sort m'a coûté de larmes ! Le ciel ne vous a donc pas abandonné dans le danger affreux où je vous ai laissé plongé : vous le méritiez bien. Hélas ! je suis bien coupable envers vous d'en avoir trop cru l'apparence , vous en ferez bientôt davantage ; mais je veux jouir quelques momens du plaisir que me cause votre présence. L'abbé de S** , à qui j'avois conté mes aventures , fut bientôt au fait , en reconnoissant , dans son neveu , l'homme qui avoit jadis assuré ma fuite lorsque mes jours avoient été menacés par Théodore. En lui racontant mon histoire , mon respect pour Honorine m'avoit fait taire le nom de son frère ; & quoique son neveu n'eût rien de caché pour lui , il n'étoit pas entré dans le détail de tout ce qui lui étoit arrivé ,

l'intérêt qu'il avoit pris à mes malheurs avoit facilement échappé à la pénétration de l'abbé.

Cette reconnoissance doubla l'amitié qui nous attachoit réciproquement les uns aux autres. Heureux attendrissement ménagé par la bonté du ciel ! tu me sauvas la vie , peut-être en me préparant , par degrés , à la secousse violente que mon cœur alloit recevoir. Le coup imprévu qui m'attendoit étoit bien capable de me donner la mort. Comment se peut-il , dis-je à l'écuyer , que vous vous foyez ainsi dérobé tout-à-coup à ma reconnoissance ? Vingt fois j'ai demandé de vos nouvelles à Honorine, sans qu'elle pût m'instruire de votre sort. Hélas ! me répondit-il , l'humanité m'appelloit ailleurs ; redoutant le spectacle des larmes d'Honorine , détestant un séjour qui n'offroit plus à mes regards que les corps sanglans des victimes du vice , dégoûté par l'inséparable ennui

des formalités de cette Justice qui vous poursuivoit, vous que j'estimois tant ; vous l'avouerais-je ? cédant à la prévention , & convaincu que vous n'échapperiez pas au sort qui vous attendoit ; enfin instruit que l'objet infortuné qui , dans cette scène d'horreur , sembloit seul mériter mon intérêt , étoit en sûreté , je partis pour le rejoindre. Je passai sur les terres espagnoles vers lesquelles j'avois dirigé sa fuite , & bientôt réunis , n'ayant toutefois à lui promettre que mes soins & les bontés de mon oncle , nous nous embarquâmes. Fuyant un climat odieux , dont le souvenir déchiroit son cœur & le mien , nous nous rendîmes à Paris , où la bienfaisance de l'abbé ne trompa point l'espoir que j'en avois conçue pour un objet aussi digne d'estime que de pitié. O ciel ! m'écriai-je avec une agitation inconcevable , de qui parlez-vous ? Eh ! quoi ? me répondit-il , avez-vous oublié les crimes

de Théodore ? son odieuse passion ?... Cette femme ?... Je ne pus en entendre davantage. La joie m'avoit frappé ; mes bras s'élevèrent vers le ciel ; je voulus prononcer le nom d'Amélie , il expira sur mes lèvres. Je chancelle , ils m'entourent , ils s'empressent. J'avois réellement besoin d'un prompt secours , mes forces m'avoient abandonné.

L'abbé de S** , qui venoit d'apprendre la part que son neveu avoit à mes aventures , avoit prévu ce qui m'alloit arriver , & il s'étoit préparé d'avance à tempérer la violence d'un sentiment par le souvenir d'un autre. Il me prit la main , & me dit avec douceur : Je ne vous reconnois pas ; comment ! vous qui avez supporté des revers affreux avec tant de fermeté , vous n'avez pas le courage de résister à un premier mouvement de joie ? Cet abandon de vous-même peut nuire à votre santé , & si vous périssiez , que deviendrait le malheureux Otou-

rou, qui a fait pour vous tant de sacrifices ? L'état où je vous vois est une ingratitude à son égard. — Cette manière adroite fit plus que tous les secours que l'on m'avoit prodigués. Elle attiédit cette félicité brûlante qui, tout-à-coup comme un torrent de feu, s'étoit précipitée dans mes veines, & y consumoit les sources de ma vie. Je vivrai, lui dis-je, en faisant un effort pour rappeler ma raison. Oui, je vivrai pour Otourou; mais que je voye Amélie ! que je la voye, si vous voulez conserver mes jours. Me voilà prêt, me dit l'écuyer, venez, je vais vous y conduire. Un moment, reprit l'abbé de S**, votre aspect imprévu peut la faire mourir : jugez-en par vous-même ; sachez qu'elle croit que vous n'existez plus. Elle est, par mes soins, dans une maison religieuse, c'étoit l'asyle que la décence lui prescrivait. Je vais écrire à l'abbesse, la prier de lui ménager, par degrés,

une surprise aussi dangereuse , & obtenir d'elle qu'à votre première entrevue , vous ne soyez pas séparés par des grilles. Ce retard vous sera favorable à vous-même ; il vous donnera le tems de vous calmer , & vous en sentirez mieux les douceurs d'une réunion si chère. Soudain il nous quitta pour faire sa lettre.

Je ne conçois pas , dit Duménil , comment Amélie a pu garder un silence si étonnant. Elle vous aura parlé sans doute d'Itanoko ; vous n'aurez pu lui cacher que vous l'aviez connu ; comment ne pas écrire ? ne pas s'informer ?... Que dites-vous lui cacher ? répondit l'écuyer. Je n'aurois pu le faire , elle l'avoit vu ; mais je ne veux pas lui dérober le plaisir de vous conter elle-même ses malheurs. Son silence vous étonne, n'en accusez que moi. Oui, mon cher Itanoko , voilà mon crime. J'ai cru , comme tout le monde , que d'Urban avoit péri par vos mains. Je le croi-

rois encore si votre rencontre ne m'at-
testoit votre innocence. J'eus la cruauté
de porter cette nouvelle affreuse dans
l'ame d'Amélie. Je le crus nécessaire,
pour éteindre un espoir qui loin de
soutenir ses forces entretenoit ses dou-
leurs, la minoit insensiblement, &
l'eut conduite au tombeau. Mon atta-
chement pour elle m'a seul rendu cou-
pable. Me le pardonnez-vous? — Ah!
l'excuse m'est trop chère pour ne pas la
recevoir, lui répondis-je en l'embras-
sant. Pourrois-je en vouloir à l'homme
qui m'a conservé le charme de ma vie?
Mais comment se décida-t-elle à vous
suivre? elle savoit qu'Otourou l'atten-
doit. Elle me l'a dit depuis, répondit
l'écuyer; mais le hazard me servit alors.
Otourou vouloit la sauver, je le voulois
aussi. Sans nous connoître tous deux,
nous y travaillions chacun de notre
côté; & les desseins d'Otourou que j'i-
gnorois, assurèrent le succès des miens

qu'il ignoroit. Vous vous rappelez l'indignation que m'avoit inspirée la conduite de Théodore. L'infortunée Amélie me faisoit pitié, & je résolus, quoiqu'il m'en pût arriver, de sauver sa vertu de l'opprobre qui l'attendoit. Je ne la connoissois point, vous le savez. L'humanité seule me parloit, & la résistance qu'elle opposoit à son tyran, m'étoit un sûr garant qu'elle feroit avec joie le premier instant offert de se dérober à lui. Vous vous souvenez de cette nuit où je fus vous trouver à la case du commandeur, pour vous prévenir du voyage que nous allions faire à la ville, & vous promettre que je verrois Honorine. Dès-lors tous mes arrangemens étoient pris, & j'étois déjà sûr que Théodore, à son retour, ne retrouveroit pas sa victime : moi-même je ne comptois pas la revoir ; & satisfait de lui avoir rendu ce service, je présumois qu'en lui faisant passer quelque argent dans le lieu de sa

retraite ; j'en aurois assez fait , en lui laissant la liberté de prendre après le parti qu'elle jugeroit à propos. Je m'étois donc assuré de deux Nègres , l'un de l'extérieur , & l'autre de l'intérieur de la maison. Cela ne me fut pas difficile , il s'agissoit de la liberté d'une femme de leur nation. Celui de l'intérieur devoit faciliter sa fuite , & celui de l'extérieur la conduire sur les terres d'Espagne. La veille de notre départ , il s'étoit passé une scène affreuse : elle vous la contera. On avoit éloigné tout le monde ; je vous le dis alors : la femme même du concierge étoit absente. Pendant la scène , ce concierge s'étoit fait une blessure à la jambe qui le retenoit au lit. Théodore me prévint , comme je vous le dis aussi , que nous partirions le lendemain. La circonstance me parut favorable pour consommer mon projet. J'allai trouver mes deux Nègres ; je leur expliquai bien mes intentions. Ils

étoient fideles, intelligens, adroits, ils me comprirent à merveille, & me servirent encore mieux. Le soir du jour de notre départ, le Nègre de l'intérieur, suivant mes ordres, monta à l'appartement d'Amélie, sous prétexte de lui porter à manger : il ne fut point observé. Le concierge malade ne pouvoit le suivre, & ses camarades ne l'auroient pas vendu. Je lui avois recommandé, aussi-bien qu'à l'autre, de taire mon nom, & d'éviter avec Amélie des explications qui feroient traîner l'affaire en longueur. Il entra donc chez elle, il lui dit tout bas : Tout est prêt pour votre fuite ; on vous attend, préparez-vous, dans un quart-d'heure je reviens vous prendre. Le hazard voulut que ce fût le même soir où elle attendoit Otourou ; elle crut sans peine que le message venoit de sa part, & elle ne balança point ; le Nègre revint, ils descendirent ensemble sans bruit, ils sortirent, & il la re-

mit entre les mains du Nègre extérieur , qui la conduisit dans sa marche. Le premier , suivant les instructions que je lui avois données pour sa propre sûreté , entra dans la maison , remonta à l'appartement d'Amélie , en ferma la porte en dedans , attacha une échelle de corde à la fenêtre , redescendit par cette échelle qu'il y laissa , & se retira sans être découvert. Il me rendit compte de tout à mon arrivée. Jugez de la fureur & de l'effroi du concierge , quand il apprit cette évasion le lendemain. Sous peine de mort il imposa silence à tout le monde. Nous revînmes la nuit suivante , il avoit fait laisser l'échelle. L'impôsteur jura à Théodore qu'il n'avoit pas quitté Amélie d'un instant , & que si elle s'étoit sauvée il n'y avoit pas plus d'une heure. Les soupçons se portèrent sur vous. Je courus vous sauver , & vous savez le reste.

L'Abbé de S*** entra dans ce moment , il avoit fini sa lettre , il la fit porter par un domestique , & nous nous mîmes à table , il me fut impossible de rien prendre. Trop plein de mon bonheur , à peine m'appercevois-je de ce qui se passoit autour de moi ; ils m'en plaisantèrent agréablement. La politesse me rappelloit quelquefois à moi-même , je leur répondois par un sourire ; mais soudain je retombois dans l'extase délicieuse où la joie m'avoit plongé.

Le domestique revint avec la réponse de l'abbesse , elle mandoit à l'abbé de S** qu'il pouvoit nous amener à six heures , qu'elle se chargeoit de prévenir Amélie avec assez d'adresse pour lui éviter toute espèce de danger , & qu'elle nous recevroit dans les appartemens extérieurs de sa maison , afin que nous fussions libres. Nous n'avions plus que deux heures à attendre , les siècles

ne sont pas plus longs , enfin elles s'écoulèrent. L'abbé fit venir une voiture , & nous partîmes.

Il faut en convenir , l'excès du plaisir est un tourment. Jamais je n'ai plus souffert ; le poids qui comprimoit mon cœur étoit insupportable, un tremblement universel agitoit tous mes membres , des ruisseaux de larmes se répandoient sur mes joues. Je m'écriois quelquefois avec l'accent de la douleur , je vais donc la revoir ! Quand la voiture s'arrêta , & que l'abbé nous dit , nous y voici , ma félicité , ou , pour mieux dire , mon supplice , devint à son comble. Je voulus m'élançer , mes genoux m'abandonnèrent , je chancelai , & ils se virent obligés de me prendre dans leurs bras. Nous montons enfin les escaliers ; nous pénétrons. L'abbesse nous reçoit. Ne craignez rien , nous dit-elle , elle est prévenue. Elle paroît... je la vois ... elle court... Je tombe à ses pieds , je sens ses mains ,

ses mains si chères , se poser sur mon cœur. Mon front est inondé de ses larmes ; elle s'écrie : Tu respirez ! tu m'es rendu ! Je l'entends , elle a parlé. C'est elle... Je n'en doute plus. Quel moment !

Les spectateurs attendris tremblent pour nos jours. Ils s'approchent , ils nous parlent , ils veulent nous séparer. C'est envain ; mes bras l'avoient saisie. C'étoit pour toujours. Enfin Amélie plus faible tombe sur un fauteuil , je reste à ses pieds. Mon père, ô mon père ! dit-elle , que n'es-tu présent ! Il nous fera rendu , m'écriai-je. Le Dieu qui te ramène un amant , aura conservé ton père pour récompenser ta vertu. Par degrés le premier délire se dissipe. La joie se montre sans contrainte , le rire renaît , les doux noms d'amante , d'époux , d'amie , de bienfaiteur , se font entendre. C'est le murmure du sentiment ; c'est l'aimable confusion des tendres épan-

chemens ; c'est le bonheur dans toute son étendue qui se fait sentir sans étreinte & sans angoisse.

L'abbesse , aussi respectable par son âge qu'intéressante par son cœur extrêmement sensible , qui prêtoit un nouveau lustre à l'austérité des vertus , avoit conçu pour Amélie l'amour d'une mère. Je m'aperçus enfin du peu d'égards que l'ivresse de la joie m'avoit empêché de lui rendre. Pardonnez , lui dis-je , Madame , au trouble de mon ame ; le bonheur ne m'est pas familier , il m'a fermé les yeux sur les respects qui vous sont dûs. Quoique formé du sang des rois , je suis peu fait aux jouissances qui environnent les princes. Voilà mon excuse. Vous n'en avez pas besoin , me répondit-elle ; quels respects vaudroient le plaisir que vous m'avez fait goûter ? Mais , ajouta-t-elle en riant , vous me devez de la reconnaissance , & j'en veux une preuve sou-

daine. Je vous rends une amante dont je n'ai pu augmenter les vertus. Pour me payer de ce service, achevez de me faire connoître un homme si digne de sa tendresse. Vous devinez qu'elle ne m'aura rien caché de ce qui vous concerne; c'est à vous d'achever une histoire qu'elle n'a fait que commencer.

Je lus dans les yeux d'Amélie l'empressement qu'elle avoit à m'entendre, & je ne me fis pas presser. Mon récit lui coûta plus d'une fois des larmes; on sent combien de souvenirs douloureux il retraçoit à sa mémoire; mais quelle différence de ces larmes à celles que tant de malheurs lui avoient fait verser! Nous étions réunis, tout étoit effacé. Voilà ce que vous vouliez savoir, leur dis-je en finissant; mais j'ai maintenant le droit de prier à mon tour. Amélie n'est pas quitte avec moi, pour avoir prêté au récit de mes infortunes une oreille attentive,

Je m'en vais m'acquitter ; me dit-elle ; je me dispenserois de me rappeler des instans si cruels ; mais ma fidélité pour toi m'est trop chère pour te cacher ce qu'elle m'a coûté.

Otourou t'a trop bien instruit de tous ce qui se passa en Afrique , & pendant notre voyage jusqu'à St.-Domingue : ce que tu viens de dire , me prouve qu'il n'a rien oublié. Puissai-je le revoir bientôt ! Les douceurs de l'amour ne me font point oublier ce que je dois à l'amitié la plus constante.

Tu fais comme on m'enleva. Otourou trop modeste t'a caché son courage. Plus occupé de ma vie que de la sienne , il fit long-tems la plus noble résistance , & ce fut dans ce combat inégal qu'il frappa Théodore ; mais il fut accablé par le nombre , & l'on m'arracha à mon généreux défenseur : je crus que mes yeux l'avoient vu pour la dernière fois. Rappelle-toi ce jour affreux , Itanoko !

& peins-toi, si tu le peux, ce qui se passoit dans le cœur de la malheureuse Amélie. Le même instant venoit de me ravir un père, une mère, un amant, un ami. Quelques minutes avant je m'enivrois du plaisir de te revoir ; mais semblable à ceux qui sur la cime d'un rocher contemplent une perspective enchanteresse, & tombent tout-à-coup dans le précipice ouvert à leurs côtés, de même je fus en un instant plongée du faîte du bonheur dans l'abîme du malheur. Cependant je ne me laissai point abattre, je sentis qu'il me falloit du courage, & je rassemblai le peu de forces qui me restoiert. Depuis que j'existe, me dis-je, fidelle à mes devoirs je n'ai point mérité un semblable revers. Ce n'est donc pas un châtiment du ciel ; c'est une épreuve. Combattons puisqu'il le faut ; & , pour la première fois, connoissons la fierté ; dans le bonheur elle est un vice, dans le malheur

elle est une vertu. C'est la sauve-garde de l'honneur.

Je ne cherchai pas long-tems la cause du traitement que j'éprouvois. Une femme ne s'y trompe pas, je reconnus l'amour. L'élégance du séjour que j'habitois, les égards que l'on avoit pour moi, les propos d'une vieille femme qui ne me quittoit pas, tout m'annonçoit la séduction. Au bout de six jours je vis enfin paroître l'odieux ennemi dont j'avois reçu un si sanglant affront. Tu as connu Théodore, tu te rappelle les charmes de sa figure ? Plus il me parut bien, plus son aspect me révolta. Puisque cet homme, avec tous les dons de plaire, use de la violence pour vaincre, il sent, me dis-je, que son caractère est haïssable. Je ne m'abusois pas; tout ce que la fausseté, la noirceur, la bassesse, la barbarie, ont de plus atroce, étoit renfermé dans son ame.

Je passe rapidement sur tous les

moyens qu'il employa pour m'engager à me trahir moi-même. Prières, larmes, tendresse, menaces, présens, tout me fut prodigué, & tout fut dédaigné. Enfin il poussa l'insolence au point de m'offrir sa main. Misérable imposteur, lui dis-je, pense-tu me séduire ? crois-tu donc que j'ignore l'imbécille préjugé qui attacha le déshonneur d'un Blanc à l'hymen d'une Noire ? Si ma crédulité donnoit dans ce piège, je te connois ; ministre, témoin, contrat, tout seroit faux, & tu serois assez lâche pour insulter à ma simplicité ! Mais quand ce préjugé n'existeroit pas, apprends que tu n'en serois pas plus heureux. Je ne veux pour époux qu'un homme que j'estime.

Aigri par mes refus, excité par les indignes conseils de la femme méprisable qu'il avoit mis à mes côtés, s'abandonnant enfin à la cruauté naturelle à son abominable caractère, la violence succéda bientôt aux importunités ; il

crut que la terreur, le besoin & les souffrances, romproient mon opiniâtreté ; mais il ne me connoissoit pas. Je me vis tout-à-coup arrachée de ma chambre, dépouillée, traînée dans un cachot humide & profond, chargée de chaînes, dont l'empreinte douloureuse se faisoit encore sentir à l'une de mes jambes quand Otourou parut devant moi. Les êtres méprisables qui habitoient la maison où il m'avoit mise, lui étoient vendus, & furent les instrumens de sa fureur. Quel état ! Nul moyen d'échapper ! nulle ressource de faire parvenir mes plaintes au-dehors ! Et quand je l'aurois pu, à qui m'adresser ? J'étois seule dans l'univers, je n'avois d'espoir que dans un canif que j'avois dérobé à leurs recherches, & j'étois réduite à ne plus me connoître moi-même. Je le regardois comme le libérateur qui me fauveroit du dernier outrage ; enfin que vous dirai-je ? Ce fut là que je passai

huit jours , abandonnée à toute l'horreur des ténèbres de la solitude & de la faim.

C'étoit peu ; il crut que l'aspect d'un esclavage éternel me forceroit à fléchir devant lui , & à descendre jusqu'à l'implorer. Je lui pardonne ce soupçon ; son cœur n'étoit pas fait pour me connoître. Je le vis paroître un jour dans mon cachot ; un homme que je ne connois pas l'accompagnoit. Vous voyez devant vous , lui dit-il , une esclave indocile , je veux m'en défaire ; voulez-vous me l'acheter ? Ton esclave ! lui dis-je d'une voix presque éteinte , tes fers cruels n'ont rien changé à ma condition ; tant que mon ame sera pure , Amélie sera libre. Je vous l'achèterai volontiers , lui dit l'inconnu ; ils gardèrent tous deux le silence pendant quelques minutes. Théodore observoit d'un œil curieux l'effet que feroit sur moi cette réponse. J'y parus insensible. L'é-

rat affreux où j'étois , la foiblesse de tous mes membres , l'ombre de la mort qui sembloit m'environner déjà , portèrent quelque trouble dans son ame ; il parut s'attendrir. Femme inconcevable , s'écria-t-il , au moins demande-moi grace. Grace ! ah ! lui répondis-je , voilà ton premier bienfait ; trouve un tigre , qu'il m'achete , je le suivrai avec joie. Ces mots le rendirent à sa fureur. C'en est fait , dit-il en s'en allant , je périrai ou je triompherai de toi. Tu périras , lui dis je , & il sortit.

Le lendemain , l'horrible vieille que je n'avois pas vue depuis ma captivité , le portier de la maison , & un grand more indien qui servoit Théodore , entrèrent dans mon cachot. Ils m'ôtèrent mes fers , & il fallut me revêtir des habits qu'ils avoient apportés avec eux : ils redoutoient mes cris sans doute , ils me fermèrent la bouche d'un mouchoir. Je ne pouvois marcher , ils furent obli-

gés de me porter dans leurs bras. Il étoit nuit ; ils me placèrent dans une voiture où je trouvai mon tyran. Les portières fermoient à clef. Quand nous fûmes à quelque distance de la ville, il m'ôta lui-même le mouchoir qui m'étouffoit , & voulut me parler ; je ne lui répondis pas , & pendant toute la route je ne proférai pas une seule parole. Il ne m'imita pas ; sa tête étoit véritablement altérée. Je fus en butte tour-à-tour à la colère , à la tendresse, au sarcasme , à l'amour , à l'ironie , à la fureur. Je ne l'écoulois pas. Où allois-je ? C'étoit-là mon unique inquiétude.

Nous arrivâmes enfin à l'habitation que tu connois. Lieu si cruel jadis ! mais aujourd'hui si cher puisqu'il est ton bien ! Sa situation solitaire m'annonça les desseins de mon bourreau , je me crus perdue. Allons, de la fermeté, me dis-je , en cachant le canif dans mon

sein. Funeste fer ! s'il faut périr tu sauveras mon innocence.

Le premier jour se passa assez tranquillement. Je fus même étonnée des égards qu'il me marquoit. Je ne vis que lui , & un homme qu'il me présenta pour me servir. J'examinai soigneusement l'appartement que j'occupois. Je vis avec plaisir qu'on pouvoit le fermer en dedans ; cela me tranquillisa , & je me flattai de pouvoir sans danger goûter quelques instans de repos pendant la nuit.

Nous étions arrivés à l'habitation vers les trois heures du matin. Pendant la journée Théodore me rendit plusieurs visites. Je n'étois pas maîtresse de les lui défendre. Vers la fin du jour il étoit encore chez moi. J'avois enfin rompu le silence , & notre conversation étoit animée. Je lui avois vivement peint l'injustice , la barbarie , l'abomination de sa conduite à mon égard. La force

de la vérité l'avoit atterré. Je l'avois vu s'attendrir , se repentir presque , & mettant à profit tout l'ascendant que la vertu conserve sur le vice ; je commençai à ne pas désespérer de le vaincre. Il m'écoutoit assis , j'étois debout , & lui parlois en me promenant dans la chambre. J'approche de la fenêtre , je jette par hazard les yeux sur le jardin. Que vois-je ? C'étoit toi , c'étoit Itanoko. Quelle femme , à ma place , eût pu se contraindre ! La nature est plus forte que la prudence ; elle me trahit , un mot pouvoit te perdre , & me perdre moi-même. La nature me l'arracha , je pousse un cri. « O mon cher Itanoko ! » Ce fut le signal de fureur & de mort , qui sortit de ma bouche. L'emportement de Théodore , retint mon ame qui m'alloit échapper. La joie m'eût fait évanouir ; l'effroi du danger où mon imprudence venoit de te jeter , soutint mes esprits. Le voilà donc connu ce se-

cret, s'écrie Théodore; voilà cette vertu que l'on m'oppose! C'est l'indigne amour d'un esclave qui l'emporte sur ma flamme! Méprisable femme! qui n'a pas senti l'honneur que je voulois te faire; je détruirai la source de tes indignes refus, & si je ne puis être heureux, un autre du moins ne le fera pas. Ah! mon ami! Ce fut là l'écueil de ma fierté, elle m'abandonna, & pour la première fois je me vis à ses genoux. Céder ou te perdre, fut l'indigne choix qu'il me proposa, & ce fut dans ce combat affreux que je passai la nuit presque entière, & la journée suivante. Enfin il alloit me quitter en me prononçant avec tout le sang-froid du crime, l'arrêt fatal du sort qui m'attendoit; il avoit déjà prémédité sans doute l'abominable ruse dont il vouloit profiter. Il sort. Otourou paroît. Je crus que c'étoit un songe de mon imagination. Je l'entends, il me parle, j'en doute encore. A tant de

maux viennent se joindre les alarmes de l'amitié. Je le presse de finir , mon trouble m'égare. Il s'éloigne , & je n'ai pas prononcé ton nom. Il est parti sans savoir un secret si cher à tous les deux. Quand j'y réfléchis mieux , je m'applaudis bientôt d'un silence que la seule confusion de mes idées m'avoit fait garder. Que de crimes un seul mot eût fait commettre peut-être ! S'il faut que je périsse , me dis-je , au moins ma défense ne les rendra pas coupables. Otourou ! Itanoko ! vous pleurerez Amélie sans vous reprocher des forfaits entrepris pour sa cause.

Le lendemain , le jour avoit paru depuis long-tems , j'étois seule encore , je n'entendois point dans la maison le tumulte ordinaire. Cela m'étonnoit. J'ignorois que mon bourreau en avoit éloigné tous les yeux. A midi je l'entendis à ma porte ; il menaça de l'enfoncer si je refusois d'ouvrir. Mon parti étoit pris ,

j'étois prête à tout. J'ouvris. Moment trop affreux ! si Théodore eût eu le féroce courage de réaliser la scène de mensonge qu'il alloit mettre sous mes regards. Il parut , accompagné de son vil suppôt ; il m'annonça sans détour qu'il falloit céder à ses desirs , ou consentir à ton trépas. Mon choix est fait , lui dis-je , je l'aime avec idolâtrie. Je donnerois mon sang , ma vie , mon existence entière , pour conserver ses jours ; mais non pas ma vertu. Qu'il meure ! si je ne peux qu'à ce prix me conserver digne de lui. Vainement pendant une heure employa-t-il supplications , colère , caresses , emportemens ; tout fut inutile. Le silence le plus accablant fut mon unique réponse ; enfin désespéré , ne se connoissant plus , il sort. Je crus que c'en étoit fait ; je fus prête à le rappeler. Non , jamais la gloire d'une femme ne courut un péril aussi grand. Le cri de l'effroi s'éteignit

heureusement sur mes lèvres. Il revient,
 la fureur dans les yeux, le front égaré,
 un poignard sanglant dans les mains. Ah!
 Dieux ! m'écriai-je, tu l'as donc osé?...
 Il n'est plus, me répondit-il, viens le
 voir nager dans son sang, viens t'ap-
 plaudir de tes refus. — Oui, j'irai, mon-
 tre; oui, tu feras témoin de mes der-
 niers adieux. Je me lève, le desespoir
 & la rage m'animoient. Je veux mar-
 cher, je ne le puis, il me traîne lui-
 même. J'arrive. Dans une salle éloi-
 gnée, je vois un Nègre étendu sur le
 plancher, sa taille étoit la tienne, son
 visage étoit couvert, le sang paroissoit
 couler à grands flots de son sein. J'allois
 me jeter sur son corps expirant : on ne
 trompe pas l'œil d'une amante. Je l'ai
 vu ; ce n'est pas toi. C'en est assez. J'ai
 deviné l'espoir de mon lâche persécu-
 teur. Le mépris le plus profond succède
 tout-à-coup à l'horreur qui m'environ-
 noit. Je jette un regard de dédain sur

Théodore & son complice , & d'un pas tranquille , je regagne ma chambre.

La honte qu'il avoit de se voir confondu , pensa consommer ma perte : ils me suivent , & je vois la violence s'appêter à m'accabler. Je saisis le fer que je tenois caché , c'étoit ma dernière ressource. Monstre ! lui dis-je , qui n'as que le germe du crime sans en avoir l'audace , vois ce fer ! approche si tu l'oses. Il pâlit , il recule , son vil mercenaire veut le servir , s'avance , me saisit. Je me débats , je tombe. Ma main armée rencontre sa jambe , je lui fais par hazard une blessure profonde , la douleur lui fait lâcher prise ; je me dégage , je me relève. La rage me prètoit des forces , je m'élance vers eux ; la terreur les saisit , ils fuient. Ce fut là le dernier adieu de Théodore. Je ne l'ai plus revu.

Je n'abuserai pas plus long-tems de votre patience , continua Amélie en s'a-

dressant à toute la compagnie. Vous savez tous ma fuite, le signalé service que m'a rendu le digne neveu de l'abbé de S**, les bontés de son oncle, les vôtres, Madame, les larmes que m'ont coûté la perte prétendue de l'amant le plus cher, & mon inquiétude sur le sort de mon père; mais ce que vous ne saurez jamais parfaitement, dit-elle à l'abbesse & à M. de S**, en leur prenant les mains, c'est la tendre reconnoissance de la trop heureuse Amélie.

Dans des momens si doux, les heures s'échappent comme un songe; il étoit plus de minuit, & nous n'avions pas encore songé à nous retirer; la politesse en fit pourtant souvenir l'abbé de S**, qui nous excusa de notre indiscretion à l'abbesse. Que faites-vous? lui dit cette femme respectable, je n'ai jamais passé de soirée plus délicieuse; & si je consens à nous séparer, c'est pour l'intérêt de la santé de nos amans,

qu'une joie trop longue pourroit altérer. J'exige que la journée que nous allons commencer m'appartienne, & que vous dîniez tous avec moi. Nous le lui promîmes. Le bonheur dont nous jouissions Amélie & moi, cette douce familiarité qui s'établit sans peine entre deux infortunés reconnoissans & des bienfaiteurs modestes, avoient établi tout-à-coup entre nous cette union que le long commerce de l'amitié produit à peine. Il sembloit que nous ne formions qu'une même famille, & l'envie de se rejoindre étoit égale de tous les côtés. Nous remîmes l'abbé de S** & son neveu à leur hôtel, & Duménil & moi nous regagnâmes le nôtre.

En entrant on me remit des lettres; elles étoient de Gernance. Je les ouvris avec transport, il m'apprenoit que son épouse & lui, après la plus heureuse traversée, venoient de débarquer au Havre; qu'Honorine trop fatiguée de la mer,

qui l'avoit incommodée , n'étoit pas encore en état d'entreprendre le voyage de Paris. Que pour lui , des affaires le forçoient de s'y rendre le plutôt possible ; mais que ne pouvant se résoudre à laisser sa femme seule , il prioit Duménil , au cas qu'il ne me fût point utile , de prendre la poste , & de venir le rejoindre , afin qu'il laisât à son épouse un ami sur les soins duquel il pût compter , & qui lui tînt compagnie pour gagner Paris à petites journées.

Duménil se décida sur le champ , & envoya chercher des chevaux. Il n'étoit que deux heures du matin , & il se flattoit de se rendre le soir au Havre en faisant diligence. J'aurois bien voulu l'accompagner. Le bonheur même de passer la journée avec Amélie eût cédé aux égards sacrés de la reconnoissance envers mes bienfaiteurs ; mais on n'a pas oublié que le même jour à six heures du soir je devois voir le caissier pour

la liberté d'Otourou , & l'humanité & l'innocence souffrantes me parurent devoir imposer silence à toutes les considérations.

Pendant que le départ de Duménil se préparoit , je lui dis : Ne trouves-tu pas la lettre de Gernance pleine de chagrin ? Ce n'est point là sa gaieté ordinaire , cela m'inquiète. Je te reconnois bien là , me répondit-il ; quand ta sensibilité n'a point d'aliment il faut qu'elle s'en crée. Gernance arrive , sa lettre se sent de l'ennui d'une traversée , il faut qu'il s'éloigne de sa femme quelques jours ; en faut-il davantage ? Nous verrons , continua-t-il en riant , si tu feras de bonne humeur quand tes affaires te forceront quelquefois de quitter Amélie. Il me fit aisément croire que mon observation étoit puérile : ses chevaux arrivèrent. Je l'embrassai , il étoit en voiture avant trois heures , il partit , & je me couchai pour prendre quelque re-

pos dont j'avois vraiment besoin, après les secousses violentes que la joie m'avoit fait éprouver.

Jamais sommeil ne fut plus doux ; & si j'avois été sûr d'être bientôt réuni avec Otourou, ma félicité auroit été au-dessus d'un mortel. J'avois retrouvé Amélie, Honorine & Gernance alloient arriver. Par les soins du Gouvernement, je pouvois me flatter de découvrir peut-être la retraite de Dumont ; j'avois maintenant des amis assez puissans pour obtenir cette recherche, ma fortune surpassoit mes vœux, les bienfaits de mon ami m'avoient rendu maître de plus de vingt-cinq mille livres de rente. Otourou une fois libre, qu'avois-je à desirer ? Tel étoit mon sort actuel. S'étonnera-t-on de la paix de mon ame ?

L'écuyer entra dans ma chambre tandis que je dormois encore. Voilà bien les gens heureux ! me dit-il en m'éveillant, songez-vous que le sommeil

neil est autant de dépense sur les jouissances de l'ame. Vous avez raison , lui répondis-je ; il ne devrait être fait que pour les infortunés. Je me levai , je lui appris le départ de Duménil. Nous prîmes du chocolat ensemble , & nous formâmes pour nous rendre chez Amélie , où l'abbé nous avoit déjà précédés.

Cette journée n'a pas besoin de détail. On présume tout ce que peuvent se dire deux cœurs tendrement unis , & séparés depuis tant d'années. Combien de confidences , d'effusions , de souvenirs ! Chaque parole amène une pensée nouvelle , & la bouche ne peut suffire à l'expression de tant de sentimens. Madame l'abbesse fut la première à parler de notre hymen , & à nous conseiller d'en fixer le jour. Amélie convint qu'elle en desiroit l'instant ; mais elle nous fit souvenir qu'elle dépendoit d'un père & d'une mère , & que dans l'incertitude de leur sort elle ne pouvoit dis-

poser d'elle sans crainte de les outrager. Ce motif étoit trop respectable pour le combattre ; & quelque violence qu'il fût à ma tendresse, il fallut bien y souscrire. L'abbé de S** se chargea de faire dans toute l'Europe les informations nécessaires , & ne désespéra pas de les découvrir.

Cinq heures du soir sonnèrent , & je me disposai à me rendre chez le banquier. Nos amis me promirent de ne pas se séparer jusqu'à mon retour, pour apprendre de moi ce que nous devions espérer en faveur d'Otourou , & je sortis.

Le portier me reconnut dès que je parus. Le caissier est arrivé, me dit-il ; je l'ai prévenu déjà sur votre visite ; montez, il vous attend. Je le suis. Il me conduit, il entre le premier pour m'annoncer. J'attends une minute dans l'antichambre. Il revient, me dit que je puis entrer, & se retire. Je m'avance,

le caissier se lève ; je le salue. J'allois parler , je le fixe , je reste immobile. Est-ce un songe ? s'écrie-t-il. Quoi ! mon ami ! quoi ! mon cher Itanoko ! c'est vous ? Ah ! je n'avois pas eu besoin d'entendre sa voix pour le reconnoître. Je me précipite dans ses bras , longtemps nous nous tenons serrés sans pouvoir nous expliquer sur le hazard heureux qui nous rassemble. Hélas ! le ciel m'avoit accablé coup sur coup d'infortune , il se montrait également libéral dans ses bienfaits. C'est Dumont que je venois d'embrasser.

Quelle surprise flatteuse ! m'écriai-je ; eh ! dans quel moment ! Je vous revois donc , ami trop généreux ! Et je puis enfin vous payer des chagrins & des fatigues que je vous ai causés. Ah ! ta vue me fait sentir plus vivement encore , me dit-il , la perte que j'ai faite. Qu'est devenue ma malheureuse fille ? que n'est-elle ici pour augmenter notre

joie ? J'allois sur le champ l'instruire de son sort , la prudence m'arrêta ; je tremblai qu'une émotion subite & trop violente ne lui fût funeste. Il me parut avoir besoin d'être préparé , par degrés , à une semblable nouvelle. Il étoit extrêmement vieilli , & sa maigreur m'annonçoit , sans qu'il me le dît , ses infirmités & la foiblesse de sa complexion. Après les premiers transports de notre joie commune , changeant adroitement la conversation , je lui dis quelques mots de mes aventures , & j'entrai en matière sur le compte d'Otourou. Ah ! me dit-il en m'interrompant , ne m'en parle pas ; oublie ce monstre qui t'a indignement trahi , & qui m'a porté le coup le plus sensible qui puisse frapper le cœur d'un père. Hélas ! combien je l'aimois ! Et de quelle insigne perfidie n'a-t-il pas payé ma tendresse ! Le banquier n'a fait que me prêter ses soins. C'est par moi qu'Otourou vit dans les fers. Il n'en

sortira pas. Heureux encore si ma vengeance ne réclame pas un supplice mieux mérité. Je n'ai plus de fille ! tu n'a plus d'amante ! & c'est le crime de ce traître.

La grace d'Otourou ne m'eût pas plus flatté que ce discours , puisque je n'y voyois qu'une prévention si facile à détruire. Connoître son accusateur & le crime qu'on lui imputoit , c'étoit être sûr de son innocence & de sa liberté. Craignez , dis - je à Dumont , qu'une fausse apparence ne vous trompe. Quand vous connoîtrez Otourou , vous regretterez d'avoir pu le soupçonner. Plût à Dieu , me dit-il , que ce ne fût qu'un soupçon ; mais je n'ai que trop de preuves. A ces mots il se leva , & atteignit quelques papiers dans son secrétaire. Hélas ! continua-t-il , le jour affreux où je comptois te revoir , & où tu me fus enlevé pour la seconde fois en sortant de chez le courtier , je courus chez le

juge , pour obtenir qu'il fît des informations qui pussent me découvrir ce que tu étois devenu. Je retournai ensuite à bord de mon vaisseau ; je croyois y retrouver ma malheureuse fille , qui devoit avoir besoin de tant de consolations. Elle n'y avoit pas paru : juge de mon inquiétude & de mes tourmens. Que dire à sa mère , qu'une semblable absence déchiroit ? La nuit se passe ; quelle nuit ! point de nouvelles. A peine est-il jour qu'un canot du port m'aborde , & me remet une lettre. La voici. Elle est d'un jeune homme que je ne connois point. Il se nomme Théodore de C***. Ah ! son bienfait n'a pas resté sans récompense , le ciel a permis que je puisse m'acquitter. Lis-là ; tu vas voir ce que je dus éprouver. Je pris la lettre , & lus ce qui suit :

Monsieur ,

Je ne vous connois point ; mais mon cœur est déchiré pour vous. Hier au soir

j'étois sur le rivage , une jeune personne que je crois votre fille , sur ce que je l'ai vu descendre plusieurs fois de votre bord , & traiter avec respect par vos matelots , étoit sur le point de regagner votre chaloupe. Un Nègre qui vous appartient n'a pas voulu le souffrir. Malgré sa résistance & ses cris , il l'a prise avec violence entre ses bras , & l'a emportée. Son nom est Otourou. Votre fille l'a prononcé trop de fois avec énergie pour que je puisse l'oublier. Malgré l'humanité qui me parloit , je n'ai pas cru devoir m'exposer à la brutalité de cet homme ; vous prévenir , c'est tout ce que je puis. Comme cette aventure a tout l'air d'un rapt , il aura pris , sans doute avec sa proie , la route des terres espagnoles. Je vous conseille de vous rendre tout de suite dans les ports de cette nation , pour vous opposer du moins à l'embarquement de ce misérable. Ne vous informez pas de moi ;

trop jeune encore pour vous offrir des protections , le seul service que je puisse vous rendre est cet avis , cruel il est vrai , mais utile. Je suis , &c.

THÉODORE DE C*.

Ce n'est donc pas assez , me dis-je , des persécutions des méchans pendant leur vie , du fond de la tombe ils poursuivent encore la vertu. Mais comment , à cette époque , pouvoit-il savoir le nom d'Otourou ? Ah ! je vois ce que c'est , on lui aura remis la lettre que ce Nègre infortuné écrivit à Dumont en entrant en prison ; par-là le monstre aura su son nom , & il l'aura interceptée. Tandis que je faisois ces réflexions , Dumont continua. Cette lettre fut le coup de la mort pour mon épouse ; elle n'y survécut pas. Pouvant à peine supporter la foule des douleurs qui venoient de m'affliger , je me rendis à terre ; je fis au ministère public la déclaration de ce qui venoit de m'arriver , & j'appareillai

bientôt après pour parcourir tous les ports de la partie espagnole. Toutes mes recherches furent vaines ; enfin la diminution de mes fonds m'avertissant de songer à moi-même , je passai en France ; je vendis mon vaisseau , & mon intelligence me procura la place que j'ai tenue dans cette maison. Toujours occupé de mon chagrin , je te l'avoue , j'avois quelque peine , sur cette simple lettre , à croire Otourou coupable. Bientôt il ne me fut plus permis d'en douter. Le Banquier reçut de Saint-Domingue des lettres , par lesquelles on le chargeoit de s'informer de moi , & de me remettre , si l'on me trouvoit , le procès-verbal joint au paquet. Je le reçus des mains du Banquier : le voici. Il y est dit qu'un Nègre , nommé Otourou , ayant été arrêté pour un assassinat , a été fouillé , & que sur lui l'on a trouvé le billet joint au procès-verbal ; que comme ce billet a

un rapport direct avec la déclaration faite par le sieur Dumont en tel tems , on a jugé à propos de s'en emparer , & de le lui faire passer pour s'en servir en cas de besoin. Voici le billet ; il est de ma malheureuse fille.

Je jette les yeux dessus. Qu'on juge de mon étonnement , lorsque je reconnois le billet d'Amélie à Théodore lors de sa fuite , & qu'Otourou , par mégarde , avoit emporté de sa chambre la nuit où il y étoit entré pour la seconde fois. Je l'avois lu vingt fois peut-être , & le savois par cœur. Quel incroyable enchaînement ! m'écriai-je. Et cependant c'est par un moyen si foible en apparence , que Dieu m'a conduit au comble de la félicité. Sans ce billet jamais je n'eusse retrouvé tant de personnes si chères. Tu crois tenir la preuve du crime d'Otourou , & tu as dans tes mains , mon cher Dumont , le gage sacré de l'amitié la plus généreuse.

J'entrai alors dans le détail de tout ce qui s'étoit passé. Dumont m'écouta avec la plus vive attention. Cependant il doutoit encore ; il rejettoit , sur mon amitié pour Otourou , tout ce que je lui disois. Hélas ! cette prévention étoit bien pardonnable. Un père ne se rassure point , quand il s'agit d'un intérêt aussi cher que celui d'un enfant. Eh bien ! lui dis-je , je te pardonne le peu de foi que tu prête à mes discours. Mais en croiras-tu du moins un irréprochable témoin ? Te sens-tu le courage de l'entendre ? Oui , me répondit-il ; il me fera doux d'être convaincu de l'innocence d'un homme que j'ai tant aimé. Je cours le chercher , repris-je , ce témoin si cher ; mais attends-toi à la plus douce de toutes les surprises. Suppose pour un moment que ta fille va paroître à tes yeux. Te sentirois-tu la force de supporter sa présence sans en mourir de joie ? Ah ! que me dis-tu ? Quel espoir

tu fais naître dans mon cœur ! s'écria-t-il. Je sentis que le premier coup étoit porté , & que maintenant je pouvois , sans danger , lui présenter sa fille. Je vole , lui dis-je , chercher mon témoin. Te voilà préparé. Je ne m'explique pas ; mais attends-roi à la plus grande faveur que la fortune puisse te faire , & songe que c'est aujourd'hui le plus beau jour de notre vie.

Je m'échappe ; je cours avec la rapidité d'un trait à l'abbaye. Je trouve nos amis qui m'attendoient. Il falloit ménager la sensibilité d'Amélie. Je tâchai de modérer moi-même mon agitation. Mes amis , leur dis-je , j'ai d'heureuses nouvelles à vous apprendre. Otourou fera libre ! s'écria Amélie. Oui , lui répondis-je : mais le cœur ne vous dit-il rien de plus ? Il l'est déjà peut-être , me dit-elle. Ainsi donc , ajoutai-je , vous vous sentiriez la force de le voir tout-à-coup paroître devant vous ? Ah ! n'en

doute pas , me dit-elle ; qu'il vienne ; que je le voye. Avec tant de courage , continuai-je , je suis sûr que vous résisteriez à une surprise plus délicieuse encore. Ah ! s'écria-t-elle , ou tu es l'homme le plus cruel , ou tu as vu mon père ! Me croyez-vous cruel ? lui répondis-je. Ah ! je t'entends ! me dit-elle. Il respire.... Tu l'as vu ?.... Où est-il ?... Courons..... Nos amis m'entourent. Amélie se jette dans mes bras... D'un mot je les instruis. L'abbesse fait mettre ses chevaux , nous montons tous cinq dans sa voiture , dans une minute nous sommes chez Dumont. Je ne vous ai pas encore nommée , dis-je à Amélie ; mais il s'attend presque à vous voir. J'entrerai le premier , je laisserai la porte de son appartement ouverte ; restez tous quelques momens dans l'antichambre , vous ferez l'instant de paroître.

Nous montons , j'ouvre ; Dumont se promenoit à grands pas en m'attendant.

— Eh bien , as-tu la force d'entendre mon témoin ? — Oui , fût-ce ma fille !
 — Croirois-tu toujours Otourou coupable ? — Eh ! plutôt à Dieu qu'il fût digne encore d'être mon ami. Amélie ne put y tenir plus long-tems ; elle fait un cri , court , paroît , tombe aux pieds de Dumont : Mon père ! lui dit-elle , mon père ! ne l'accusez pas , il est le modèle des hommes vertueux.

Quelle scène touchante se passa sous nos yeux. La fille & le père ne pouvoient se séparer. Les regards d'Amélie cependant cherchoient quelque chose. Dumont les entendit , la nature les lui expliqua. Ne la demande pas , dit-il à sa fille , en la pressant contre son sein , le ciel n'a pas voulu que ta mère jouît de ce beau jour ; la récompense de ses vertus a devancé pour elle l'affront de sa vieillesse. Ce triste souvenir répandit quelque nuage sur des instans si doux ; mais le bonheur présent , toujours si

puissant sur le cœur de l'homme , dissipa insensiblement cette ombre passagère , & la joie reprit tout son empire , le cœur humain est insatiable de jouissances. Qui n'auroit cru que tout le délire de l'amour éprouvé la veille n'eût épuisé le nôtre ? Eh bien ! les sentimens de la nature succèdent tout-à-coup à l'amour , & ce cœur , loin d'être émoussé , se reproduit dans toute sa force , & s'enivre encore à longs traits du nouveau torrent de délices qui vient de l'inonder.

Quand Amélie eut satisfait aux premiers desirs de la curiosité si naturelle à un père , j'interrompis leur entretien , pour leur rappeler que notre joie ne devoit pas nous faire oublier les devoirs qu'exigeoit de nous l'innocence opprimée ; & que depuis l'instant où le flambeau de la vérité avoit éclairé la conduite d'Otourou , chaque minute qui prolongeoit ses fers , étoit un crime

pour nous. Le ministre étoit à Paris. L'abbé de S** proposa à Dumont de se rendre tous deux chez lui. Tandis que nous retournions les attendre chez madame l'abbesse, cette dame respectable, qui ne laissa jamais échapper l'occasion d'un acte de bienfaisance, leur dit : Non, il vaut mieux que les jeunes gens se rendent à l'abbaye, & que je vous accompagne chez le ministre. Il est tard, le ministre peut vous refuser audience, l'humanité peut souffrir de ces lenteurs; au lieu qu'une visite faite à une heure semblable par une femme de mon nom, & sur-tout de mon état, lui annoncera quelque chose d'extraordinaire, & l'empêchera de se faire sceler. Nous la remerciâmes de ce soin obligeant. Elle monta dans sa voiture avec l'abbé de S** & Dumont; & Amélie, l'écuyer & moi, nous regagnâmes l'abbaye dans un carrosse de place.

Nous ne les attendîmes pas long-tems.

Ils avoient vu le ministre ; & auffi prompt à faire justice qu'à sévir quand la circonstance l'exigeoit , il avoit , en leur présence , fait venir un de ses premiers commis , pour lui ordonner de faire expédier tout de suite la mainlevée de la lettre qui détenoit Otourou , afin que l'abbé de S** pût la recevoir le lendemain de bonne heure.

Libre de tous soins , comblé des bontés d'une femme plus auguste encore par ses vertus , que par sa naissance & par son rang ; cher à l'abbé de S** , le plus digne ecclésiastique de toute la France ; aimé sincèrement par son neveu , dont le cœur honnête le dédommageoit de l'oubli de la fortune ; réuni à l'homme qui m'avoit servi de père , & à qui je devois le peu de qualités que je possédois , & à l'amante adorée dont la tendresse me payoit , au centuple , les maux que j'avois soufferts ; sûr de revoir bientôt Otourou , & d'embrasser dans

peu Gernance, Honorine & Duménil ,
je repris toute ma gaieté que des nuages
avoient continuellement obscurcie depuis
si long-tems. Nous nous mîmes à table ,
& ce fut le premier repas , vraiment pur
& sans mélange d'inquiétude , que
j'eusse fait depuis le tems où ma jeu-
nesse paisible se nourrissoit dans les
champs habités par la simple nature des
fruits cultivés par la main d'Amélie.
Voulant rappeler à Dumont des sou-
venirs agréables, je bus à la fanté du
vainqueur des ennemis du Siratik. Ce
titre ne m'est pas dû , nous dit-il avec
modestie ; je ne fis que seconder les ta-
lens de votre père : mais quel que soit
la gloire & l'honneur d'avoir pu servir
un souverain aussi digne du trône que
votre oncle, je puis vous assurer que les
douceurs qu'ils font goûter n'approchent
point de celles que je ressens aujour-
d'hui. La gloire & les lauriers ne font
que les jouissances de l'esprit ; la nature

& l'amitié, voilà celles de l'ame. L'abbesse quand, au dèsert, ses gens furent retirés, prit la parole, & dit à Dumont : Il n'y a que moi, Monsieur, qui perds à votre présence. J'étois la mère d'Amélie, mais vous me dépouillez de mes droits. Je les regrette cependant, car il m'eût été bien doux de la marier. Ordonnez, Madame, lui répondit Dumont, ma fille ne me prouvera jamais parfaitement son respect qu'en souscrivant à vos volontés. En ce cas, reprit l'abbesse avec bonté, Itanoko sera bientôt heureux. Mon ami, me dit Dumont, en me prenant la main, ma fille n'a que ses vertus, voilà sa dot. J'ai vu l'instant où sa main t'eût transmis les foibles restes des bienfaits des souverains de l'Afrique, je viens de perdre tout. Une pauvreté sans remords, voilà ce que t'offre mon alliance. Ah ! de quoi me parles-tu ? lui dis-je en me jettant aux pieds d'Amélie. Qu'elle con-

sente à mon bonheur ! & je ferai trop riche encore. Un sourire d'Amélie fut l'aveu de ses sentimens. Enchanté , j'embrassai les genoux de l'abbesse. Vous avez daigné prendre, Madame , m'écriai-je , le titre de sa mère ; confirmez donc mon bonheur. L'arrivée de Gernance ne peut être éloignée. Nous pouvons signer notre contrat après-demain. Y consentez-vous ? Comme mère j'y consens , répondit-elle ; mais à ce titre j'exige que tout se passe chez moi. Dumont , sa fille & moi , nous tombâmes à ses pieds. Cette femme respectable nous releva , nous embrassa. Les douces larmes de la bienfaisance couloient de ses yeux. Vous êtes tous heureux , nous dit-elle , je la suis plus que vous.

Pour se débarrasser des effusions de la reconnoissance qui ne pesent qu'aux cœurs vraiment généreux , elle demanda à Dumont par quel malheur il avoit perdu la médiocre fortune dont il

venoit de parler. Par un revers , lui répondit-il , trop ordinaire dans le commerce , & qui ne me touche maintenant que par l'intérêt dont vous m'honorez ; mais souffrez que je ne trouble point la joie que nous respirons, par un détail peu digne de votre attention.

L'excès de ma félicité ne me faisoit point oublier ce que je devois à l'amitié souffrante. Le lendemain dès qu'il fut jour , je courus chez l'abbé de S** , il venoit de recevoir l'ordre de la liberté d'Otourou , il voulut m'accompagner. Nous fûmes prendre Dumont & Amélie , qui vouloient recevoir ses premiers embrassemens , & nous courûmes à Vincennes. Les portes nous furent ouvertes , & bientôt il se vit dans nos bras. La vue du père & de la fille lui parut un rêve. Il ne se laissoit point de les contempler , de les embrasser , de les toucher , pour s'assurer que ses sens ne faisoient point illusion à son

cœur. Nous nous empressâmes de l'arracher au théâtre de ses souffrances , & nous le ramenâmes à Paris. Nous courûmes le présenter à l'abbesse , & je lui expliquai les obligations qu'il lui avoit , ainsi qu'à l'abbé de S**. Il n'avoit pas la politesse de l'Europe ; son remerciement fut celui de la nature. Vous avez eu pitié de l'homme souffrant , leur dit-il , que le ciel vous bénisse , & pour vous récompenser , qu'il vous offre souvent des malheureux à soulager.

J'employai le reste de la journée à rédiger mon contrat de mariage , & à faire l'emplette des différens bijoux que je destinois à Amélie & à mes amis. Suivant mon calcul , Gernance pouvoit arriver pendant la nuit , ou au plus tard le lendemain matin , & je me pressois de terminer tous mes arrangemens , afin que rien ne vînt plus interrompre les doux momens que je me proposois de passer avec nos amis.

L'excès de notre joie n'avoit pas permis encore à Otourou de s'informer du motif injuste qui l'avoit retenu dans les fers. Quelques mots échappés à Dumont , dans les transports de son amitié ne l'avoient point éclairci , & l'inquiétoit. Le soir quand nous fûmes seuls , il me demanda une explication. Je ne balançai point à le satisfaire. Imprudent ! j'oubliai pour un moment que j'avois affaire à un Nègre. Je lui fis , sans détour , le détail des soupçons de Dumont , fondés sur la lettre de Théodore & sur le billet d'Amélie , de la manière dont ses différentes pièces étoient parvenues entre ses mains , & du parti qu'il avoit pris de recourir à l'autorité pour s'assurer de lui , obtenir par-là quelques lumières sur le sort de sa fille , & poursuivre la vengeance d'un rapt dont il le croyoit coupable. Otourou m'écouta avec une surprise qui ne m'étonna point , mais avec une forte d'indignation sourde

qui me fit secrètement repentir de mon trop de franchise. Je me souvins alors de son caractère , & je frémis de l'imprudence que je venois de commettre. Il garda le silence quelques momens , & me dit ensuite d'un air froid : Je n'aurois jamais cru me voir en butte aux soupçons de Dumont. Il changea de conversation , & nous n'en parlâmes plus. L'heure de se coucher étant venue , nous nous séparâmes. Il avoit repris sa tranquillité ordinaire ; je crus qu'il avoit oublié notre explication , ou que s'il s'en souvenoit encore , il avoit senti que l'on doit tout pardonner à un père , lorsqu'il est question d'un intérêt aussi cher que celui d'une fille.

Le lendemain je me levai de bonne heure. Je passai dans sa chambre , & ne le trouvai point. Je demandai de ses nouvelles ; les domestiques me répondirent qu'il étoit parti , & qu'il leur avoit recommandé de me dire qu'il avoit mal à la

la

la tête , que pour le dissiper il alloit se promener ; que la vue de Paris , qu'il ne connoissoit pas , le guériroit en l'amusant , & que dans le cours de la journée il me rejoindroit chez Madame l'abbesse de *. Je crus sans peine à cette excuse , & sans inquiétude je rentrai chez moi.

Pendant que je m'habillois j'entendis une chaise-de-poste s'arrêter devant l'hôtel. Je regardai , & reconnus Gernance. Je franchis les escaliers , & courus à sa rencontre ; il se jeta dans mes bras , & nous nous tîmes long-tems étroitement ferrés , sans pouvoir expliquer le plaisir que nous ressentions , autrement que par nos larmes. Il me parut un peu changé , j'en attribuai la cause aux fatigues inséparables d'un long voyage. Je lui demandai avec empressement des nouvelles d'Honorine. Son incommodité est légère , me répondit-il , elle me

suit à petites journées , je suis sans inquiétude. Duménil l'accompagne.

Je lui donnai le bras pour monter les escaliers , & je le conduisis dans mon appartement. Il fallut satisfaire son tendre empressement , & l'instruire de tout ce qui s'étoit passé. J'obéis sans peine. Une des jouissances du bonheur est d'en causer avec ses amis. Je n'omis aucune circonstance , & je finis en lui annonçant que nous n'attendions plus que lui pour signer mon contrat de mariage. Oui , je le signerai , me dit-il en m'embrassant , c'est tout ce que le ciel me permet maintenant de faire pour ton bonheur. Je vais m'habiller , tu me présenteras à Madame l'abbesse de * , & quelques pressantes que soient mes affaires , je te consacre toute cette journée. Mais , lui dis-je en l'examinant , pardonnez à ma vive amitié , vous n'êtes plus le même ; vous êtes

triste. Ce n'est rien, me répondit-il. Je ne veux m'occuper que de ton bonheur. Mon bonheur ! repris-je , il est troublé si tu n'as plus de confiance dans Itanoko. Que veux-tu savoir ? me dit-il , je connois ta sensibilité. Veux-tu que ton meilleur ami couvre de nuages le plus beau jour de ta vie ? Oui , répondis-je , je le veux. En pareil cas j'ai le droit de commander , ou si tu te tais , je croirai que ce meilleur ami a cessé de l'être. Eh bien ! reprit-il , écoute ; mais imite-moi. J'ai pris mon parti ; ne t'afflige point d'une nouvelle que je commence à regarder d'un œil d'indifférence. En te confiant ma peine , j'attends de toi , non des regrets , mais l'exemple du courage. Tu as connu l'immensité de ma fortune : elle est perdue , je n'ai plus rien. Oh , ciel ! m'écriai-je ; que dis-tu ? La vérité , me répondit-il , tous mes fonds ont été remis au banquier sur lequel je t'avois donné une

lettre de crédit. C'est le même chez lequel tu as retrouvé Dumont. Il a fait banqueroute. C'est la première nouvelle qui a frappé mon oreille, en débarquant au Havre, & je n'ai plus que d'inutiles lettres-de-change qui ne seront jamais payées, car la banqueroute est frauduleuse. — Et ta femme le sait-elle? — Oui, je n'ai pu le lui cacher, & c'est la grandeur de son ame qui m'a appris à mépriser une perte dont j'ai gémi d'abord. — Maintenant que vas-tu faire? — En rassemblant le peu d'argent que j'ai, & vendant mes bijoux, ma vaisselle, & les diamans d'Honorine, nous nous ferons encore cinq ou six mille livres de rentes, & nous vivrons heureux. — De quatre cens mille livres de rente à cinq ou six mille, la distance est accablante. — Oui, pour des gens qui fondent leur bonheur sur les richesses, mais non pas pour ceux qui le font consister dans la paix de l'ame. Je restai quelque tems

plongé dans un profond silence ; mais à la fin je sortis des réflexions qui m'occupoient, encore étourdi du coup dont il venoit de me frapper ; mais du moins satisfait de mon cœur. Je tâchai de rappeler la gaieté qui , pour un moment, avoit fui de mon front. Allons , lui dis-je , tu attends de moi l'exemple du courage ; je te le donnerai. Qu'as-tu perdu ? un vil métal , le partage trop ordinaire du vice. La fortune ne peut t'ôter tes vertus & tes amis. Voilà les richesses de l'homme. Habille-toi , forçons , & ne changeons rien à la fête qui se prépare. Gernance m'embrassa. Je reconnois-là , me dit-il , cette fermeté que j'ai tant de fois admirée ; tu flattes ma gloire en m'épargnant des consolations. C'est une preuve que tu as bien jugé mon cœur. Il étoit loin de lire dans le mien , & pour la première fois je m'applaudis d'avoir pu tromper ses regards. Mais quel supplice que la dissi-

mulation ! il fallut cependant s'y soumettre. Le moindre geste eût éclairé Gernance. Il m'auroit fui pour toujours.

Il s'habilla avec magnificence , moins par goût que pour honorer les nêces de son ami. La parure ajoutoit encore à ses graces naturelles ; je ne pus m'empêcher de le contempler avec admiration. Mille qualités brillantes , me dis-je , cachées sous l'enveloppe la plus superbe : eh ! voilà l'objet des persécutions de la fortune ! c'est dans l'ordre. Nous sortîmes pour nous rendre chez Madame l'abbesse de *. On m'attendoit , toute la société étoit rassemblée déjà. Je vis la joie briller dans tous les yeux. La joie ! eh ! c'étoit moi qui d'un mot... Ah ! il est des momens où la vertu même est pénible. Je l'éprouvai.

Personne ne connoissoit Gernance. Je le pris par la main. Madame, dis-je à l'abbesse , souffrez que je vous présente

Monfieur, fon nom fera le plus beau titre que je puiſſe lui donner auprès de vous. C'eſt Gernance. A peine l'ai-je prononcé , que tous en pouſſant un cri d'allégreſſe lui tendent les bràs. Il reçoit & leur rend les careſſes dont chacun s'emprefſe de le combler. Spectacle enchanteur , mais inſtructif ! on te met trop rarement ſous l'œil de la jeuneſſe ! Gernance entouré d'étrangers , en reçoit l'accueil qu'on trouve à peine au ſein d'une famille chérie. Tels ſont les droits de l'homme de bien ! qu'il ſe nomme , il trouve des amis.

L'abbeſſe me demanda à l'oreille , à quelle heure on apporteroit le contrat. A huit heures du ſoir , lui répondis-je ; il me reſte encore quelques légers arrangements à prendre , & je vous demanderai la permiſſion de m'échapper une ou deux heures après le dîné. Je dis ces derniers mots aſſez haut pour qu'Amélie pût m'entendre. J'étois bien-aiſe

qu'ainsi indifféremment prévenue sur mon absence , elle fût sans inquiétude , & qu'elle m'épargnât des questions qui m'auroient pesé. Je m'observai si bien , que je fus assez heureux pour éviter même la plus légère distraction. On demanda des nouvelles d'Otourou , il n'avoit pas encore paru. J'en étois étonné.

Dès que l'on fut sorti de table , je montai en voiture , & je courus consommer mon sacrifice. Quelques réflexions se présentèrent à mon esprit. Je les repoussai. Le devoir ! me dis-je , voilà ce qu'il faut écouter. Il parle , obéissons ; quiconque le pèse l'a déjà violé. Je retournai joindre nos amis. J'étois satisfait , & si mon cœur redoutoit un avenir douloureux , au moins mon ame jouissoit de la félicité la plus pure. Je trouvais la gaieté encore augmentée s'il étoit possible ; mais je remarquai aux regards furtifs & malins , que l'on me ména-

geoit quelque surprise. Je ne voulus point par une indiscrete curiosité leur dérober le plaisir qu'ils se promettoient sans doute. Je m'étois approché de l'abbesse pour lui dire quelques mots. Tandis que je lui parlois , quelqu'un , sans que je m'en apperçusse , s'avança derrière moi , & m'appliqua fortement les deux mains sur les yeux. Tout le monde fit un éclat de rire. Mon cher Itanoko , me dit l'abbesse , j'en suis fâchée pour vous , mais telle est la convention. Devinez , ou point de mariage ce soir. J'espère , Madame , répondis-je , qu'Amélie n'a pas ratifié le traité. Pardonnez-moi , me crièrent toutes les voix. En ce cas j'y suis , leur dis-je. Amélie a bien su que mon cœur ne me tromperoit pas. Ce sont des mains de femme qui me couvrent la vue. Il n'en manquoit ici qu'une seule à mon bonheur ; & c'est Honorine qui me touche , j'en suis sûr. Je ne me trompois pas , c'étoit elle. Se trouvant mieux , ne

pouvant supporter l'absence de son époux , elle avoit pris la poste avec Duménil. Ils étoient arrivés tous les deux quelques heures après Gernance , & Duménil qui étoit déjà connu de l'abbesse , fût qu'il nous trouveroit tous rassemblés chez elle , y avoit conduit Honorine. Je l'embrassai avec tout le plaisir que me causoit une rencontre aussi agréable. Ah ! mon cher Duménil ! lui dis-je , en lui prenant la main , ce tour est digne de toi. Voilà ce qui s'appelle servir ses amis. Récompense-le donc , me dit Dumont , du plaisir qu'il vient de te faire en l'aimant comme ton oncle. Que me dis-tu ? m'écriai-je avec étonnement. Une vérité dont la joie me fait douter encore , me répondit-il ; tu te souviens de ce frère chéri dont je t'ai souvent parlé dans ton enfance , & dont la mémoire m'attendrissoit jusqu'aux larmes ? tu le vois. Le ciel aujourd'hui , prodigue de ses bienfaits , vient de nous

reunir ! Quel évènement heureux ! leur dis-je en les embrassant. Allons, du courage, Itanoko, me dis-je tout bas. Ce n'est pas sans raison que Dieu rassembla tant de témoins de la conduite que tu vas tenir. Il n'en est pas un seul qui ne t'ait comblé de biens ; l'heure est venue de montrer que leur ami étoit digne de les recevoir.

On vint m'avertir que le notaire se présentait. Je demandai à l'abbesse la permission de l'introduire. Je le fis avancer. Je plaçai moi-même une table au milieu du fallon où nous étions. Je mis dessus une écritoire, des plumes & deux bougies, & je fis asseoir le notaire. Il déroula le contrat, & voulut en commencer la lecture ; le silence régnoit dans l'assemblée. Un moment, lui dis-je, toutes ces formules de loi sont ennuyeuses. Ici tout le monde connoît ma façon de penser, & nous sommes tous d'accord. Une minute de retard seroit un

• vol fait à mon bonheur. Signons , nous lirons bien après. Il a raison , dit l'abbesse , laissons la lecture des contrats aux mariages d'intérêt. Je pris la plume d'une main tremblante , & la présentai à Gernance. Il voulut poliment l'offrir à l'abbesse. Pardonnez-moi , lui dis-je , je fais tout le respect que je dois à Madame ; mais vous êtes ici mon père , signez le premier , je vous en conjure. L'abbesse fit un signe d'approbation , & Gernance obéit. Je présentai ensuite la main à Honorine pour la conduire près de la table , & lui présentant la plume , elle signa. Déjà Dumont & les autres s'avançoient pour signer à leur tour. Il suffit , leur dis-je , écoutez-moi. En prenant le contrat qui étoit sur la table , ma chère Amélie , vous ne devez votre main qu'à l'homme qui peut assurer votre entière félicité ; j'ai cru jusqu'à ce jour réunir tous les avantages qui pouvoient vous la promettre , mais il est des devoirs

plus sacrés que l'amour ; souffrez que je m'y livre. Je n'ai plus qu'un cœur à vous offrir , & ce n'est pas assez. Votre estime m'acquittera du sacrifice de ma flamme. Mon cher Dumont , je te rends ta parole. Je lis dans tous les yeux l'étonnement que je cause. Il va cesser. Vous voyez devant vous Honorine & Gernance , le couple le plus vertueux qu'ait formé la nature. Il fut un tems où leurs bienfaits faisoient ma gloire ; aujourd'hui ils deviendroient ma honte. Ils eurent des millions, ils ne les ont plus. Je ne veux pas être le complice de la fortune , & témoin insolent de leur revers, jouir de leurs dépouilles avec indifférence. Gernance ! ô mon ami ! je suis maître de mon bien. J'ai pu le vendre ; vous venez de me l'acheter. Voilà votre titre ; vous venez de le signer. Ma quittance est au bas. (4) A peine ai-je achevé , que je m'élançai vers la porte. Je veux fuir. Ils courent , ils m'arrêtent ,

on me ramène malgré moi. O digne jeune-homme ! s'écrient-ils , où vas-tu ? demeure. Qui ? nous ! accepter... Non , jamais , me disent Honorine & Gernance , en embrassant mes genoux. Monsieur , c'est une surprise qu'il a faite à votre ministère. L'acte est nul , nous le révoquons. Itanoko ! vois Amélie. Veux-tu sa mort ? Que dites-vous ? s'écrie-t-elle. Non , ne les en crois pas. Jamais je ne t'ai plus aimé , ta perte est affreuse , mais je suis digne de toi. J'aurai le même courage : persiste. Dussai-je ne te jamais revoir. Oh ciel ! s'écrie Gernance avec douleur , à qui donc avoir recours ? Ah ! trop cher ennemi ! ne me force pas à te haïr. Quel mal t'ai-je fait pour me traiter avec cette barbarie. Je te menace de ma haine. Oui , tu l'auras si tu ne cèdes. La haine de Gernance ! Y pense-tu bien , Itanoko ! — Gernance , je te connois , tu ne haïras point un homme d'honneur. — Oui , mais je te connois aussi , tu n'ai-

meras plus un homme déshonoré. —
 Comment déshonoré? — Je le ferois si je
 me laissois vaincre. Oh ! rare exemple de
 la vertu la plus sublime, s'écria Duménil,
 l'un sacrifie l'amour, l'autre les richesses.
 Mes amis, vous apprenez à chacun com-
 bien il est doux de faire des heureux. Ger-
 nance, accepte; tu le peux sans rougir,
 rien ne fera changé. Amélie, donne-moi
 ta main. Je te l'offre, Itanoko; & j'y joins
 ma fortune. Ah ! grand Dieu ! m'écriai-je,
 c'est trop de félicité pour mon cœur.
 L'amour & la vertu satisfaits à la fois !

Honorine & Gernance se défendoient
 encore , & n'auroient pas cédé. Pendant
 ce tems Dumont avoit pris le contrat ,
 & , l'œil fixé dessus, sembloit le méditer
 profondément. Enfin sortant tout-à-coup
 de la réflexion où il étoit plongé , il fait
 signe de la main pour demander silence.
 On se tait , on l'écoute. Pourquoi me
 dit-il , vois-je sur ce contrat le nom de
 C*** ? Monsieur n'est pas cependant le

Théodore de C*** dont je t'ai montré la lettre. C'est , m'as-tu dit , le fils de d'Urban. Il est vrai , lui répondis-je , pardonnez à ma négligence. J'aurois du le présenter ici sous le nom qu'il porte ; mais l'habitude si douce des noms d'Honorine & de Gernance , ont prévalu sur la décence. Madame est sœur de Théodore , qui n'est plus , & son époux en recevant sa main , à reçu son nom pour complaire au père mourant d'une femme si chère. Monsieur est donc ce Monsieur de C*** , reprit Dumont , qui faisoit passer ses fonds en Europe ? Moi-même , lui dit Gernance. Admirables ressorts de la justice éternelle ! s'écria Dumont , que sont auprès de vous les puériles projets de la sagesse humaine ? Suprême équité ! tu fais tourner , quand tu le veux , la politique du vice au profit de la vertu. Tenez , Monsieur , dit-il à Gernance , prenez. Votre fortune est entière. Ce porte-feuille la

contient. Qu'on se représente , s'il est possible , l'étonnement , la surprise , la joie que font naître ce peu de mots. Ici Gernance immobile , stupéfait , recevant d'une main incertaine encore , le portefeuille que Dumont lui présente ; là , Honorine enchaînée sur son siège par le faisissement , le sein agité , l'œil fixe , les lèvres palpitantes , tendant vers son bienfaiteur ses bras reconnoissans ; Amélie aux genoux de son père , baissant avec respect cette main conservatrice des biens de l'homme juste ; l'abbesse , Duménil , M. de S* , son neveu , tous , le notaire même , les yeux mouillés de larmes voulant parler , s'interrompant cent fois , exprimant par leurs gestes , leurs regards , leur rire , leurs sanglots , & mille mots sans suite , leur joie , leurs félicitations , leurs vœux ; & moi , éperdu dans le délire , ivre de bonheur , si j'ose le dire , furieux de plaisir , courant de l'un à l'autre , les em-

brassant , appellant à grands cris Honorable , Gernance , Amélie , les inondant de mes pleurs , me jettant vingt fois dans le sein de Dumont , m'en éloignant , y revenant encore ; telle est la scène de trouble , de désordre , d'abandon délicieux dont l'exécution enchantresse captiva long-tems toutes nos facultés. Véritable scène , & de l'ame & du cœur ! quand le pinceau vient éteindre de son inévitable glace la flamme de ton action ; qu'importe , je l'ai vue ; & tout mon être en tressaillit encore.

Enfin épuisés , & non pas refroidis , le calme insensiblement succède à ce choc tumultueux de sentimens & si vifs & si tendres. Gernance en profite pour percer un mystère qu'il ne peut concevoir. Par quel heureux hazard , dit-il à Dumont , vous suis-je redevable d'un bienfait si signalé ? Vous ne le devez qu'à la reconnoissance , lui répond-il. L'objet ne le méritoit pas , j'en conviens au-

jourd'hui ; mais Dieu a jugé mon intention. Elle étoit pure , & pour m'en récompenser , il en a dirigé l'effet à mon insçu sur le plus digne des humains. Il y a environ six mois que j'entrai chez le banquier dont la banqueroute pouvoit vous être si funeste. Il cherchoit un caissier. Je me présentai. Soixante mille francs , foible débris des bontés des souverains d'Afrique furent ma caution. Il m'accepta , mes fonds furent versés dans sa caisse , & j'entrai en exercice. Quatre mois se sont passés sans que j'aperçusse la moindre altération dans ses affaires. Il y a deux mois que les choses commencèrent à changer de face. Il rassembla des sommes considérables , & qui dépassoient de beaucoup les engagements que je lui connoissois. Etoit-ce ses propres fonds ? Je l'ignorois. L'évènement a décidé pour la négociation. Un jour il les fit enlever. Je crus qu'il s'agissoit d'une spéculation de commerce ,

& je fus fans inquiétude. Cependant le premier payement se fit par emprunt , & depuis , toutes les échéances ont été soldées de même , tandis que toutes les rentrées dispa-roissoient comme les premiers capitaux , sans emploi apparent. On n'en impose pas long-tems à un caissier. Je lui expliquai mes craintes. Il m'amusa pendant six semaines par des défaites captieuses ; mais bientôt il ne me fut plus possible de douter de ses perfides résolutions , & je me trouvai dans l'alternative douloureuse de perdre mon unique fortune , ou d'être son délateur. Ce dernier rôle me répugna si fort , que j'aimai mieux tout sacrifier que de le livrer à la rigueur des loix. Je me contentai de prendre toutes les précautions , pour n'être pas soupçonné par la masse des créanciers d'avoir été de connivence avec lui , & pour justifier au contraire à leurs regards de la perte que j'éprouvois moi-même. Il y a quatorze jours ,

c'étoit la veille d'un paiement , que je crus deviner à quelques mouvemens que je remarquai dans la maison , qu'il se disposoit à partir. Le bordereau des effets à payer le lendemain se montoit à trois cents quarante-mille livres. Je le lui portai à midi , il le vérifia , & me le remit. Vous savez , lui dis-je , que je n'ai pas douze cents francs en caisse. Je le fais , me répondit-il , c'est mon affaire. Je n'insistai pas. Il sortit & fut à la bourse. A trois heures , comme j'avois la correspondance , on me remit le courrier. Dans les différentes lettres d'Amsterdam , d'Hambourg , de Londres , de Bordeaux , il se trouva divers effets à vue , formant ensemble cinquante mille écus. En continuant de décacheter les paquets , j'ouvris une lettre d'une célèbre maison de commerce de Nantes ; elle contenoit en substance que leur maison associée du Cap François à Saint-Domingue , avoit reçue six millions du

sieur de C*** , passant en France pour s'y établir , & que pour la commodité de cet habitant qui se rendoit à Paris par la voie du Havre , elle lui avoit fourni sur lui des effets pour pareille somme. Que leur maison de Nantes venoit de recevoir ordre de verser ces capitaux dans sa caisse. Qu'ils avoient quatre millions de prêt , dont il pouvoit disposer. Que pour les deux millions restant , s'il vouloit les en créditer , ils le mettroient de part pour un tiers de bénéfice dans la cargaison de trois vaisseaux maintenant en vente ouverte , dont l'intérêt dépasseroit cinquante pour cent. Qu'ils joignoient à leur lettre pour faciliter sa spéculation l'état des trois cargaisons , & le prix actuel des denrées. Que si cela ne lui convenoit pas , ils lui feroient passer sur sa réponse des effets pour les deux millions , sur telle maison de banque qu'il lui plairoit de leur indiquer.

Quoique cette lettre ne fut pas conçue de manière à laisser présumer quelque avis antérieur qui eût pu échapper à ma connoissance, elle ne laissa pas de me jeter dans une perplexité singulière. Dans le nom de C***, je reconnus celui du jeune-homme qui m'avoit fait passer l'avis important de l'enlèvement de ma fille, & ma première pensée fut de sauver la fortune de celui que je regardois comme mon bienfaiteur. Si le banquier est un fripon, comme tout me l'annonce, me dis-je, cette lettre va retarder son départ; il recevra toujours au moins les quatre millions. Ce sera autant de perdu, & moi qui jusqu'ici, peux prouver qu'aucune de ses manœuvres n'est venue à mon oreille, je ne pourrai nier que je pouvois prévenir ce vol dont je serai sciemment cause en prévenant la justice sur mes soupçons. D'un autre côté, si je l'ai mal jugé, si, sans que je le fusse, il comptoit sur ses fonds, & que

je lui en cache l'annonce, je suis cause de sa perte, & c'est moi qui deviens le coupable instrument de la ruine d'une infinité de gens. La position est affreuse. En lui remettant cette lettre je puis ruiner un homme à qui je dois de la reconnaissance, & devenir le complice d'un misérable qui s'engraïssera des dépouilles d'autrui. En la lui scellant, je peux aussi occasionner la chute d'un homme dont l'unique crime peut-être est de n'avoir pas eu assez de confiance en moi pour me faire part de ses opérations. Sa caisse est vuide. Depuis quelque tems il paye par emprunt. J'ignore ce que deviennent les rentrées. Mais enfin il paye, & tant que les apparences sont gardées, dans le fond je n'ai rien à dire. Comment donc faire? Il n'est qu'un seul moyen. Remettons-lui le courrier suivant l'usage, la lettre de Nantes exceptée. S'il l'attend, son inquiétude subite me l'apprendra. Alors c'est un honnête-homme,
il

il n'en faut pas douter. Un oubli prétendu fera moi. excuse. Je volerai à ma chambre , & je la lui remettrai. S'il n'en parle pas , c'est un fripon , dont les arrangemens sont déjà pris ; & l'emploi qu'il fera des cinquante mille écus d'effets qui lui appartiennent , & que je vais lui remettre la veille d'un jour de paiement sera ma dernière preuve.

J'agis conformément à ces réflexions. Il étoit rentré. Je lui portai les lettres , il les parcourut avec indifférence. Celle de Nantes que j'avois ôtée , ne lui causa pas la plus légère inquiétude. Il ne l'attendoit donc pas. Je m'applaudis intérieurement de ma ruse , & je me retirai. Je fus vers le soir que les garçons de caisse avoient été recevoir le montant des cinquante mille écus d'effets que je lui avois remis , & les avoient par son ordre convertis au change en espèces d'or. Il ne me restoit plus aucun doute sur ses intentions , & n'étant plus

occupé que de sauver la fortune de M. de C***, je me décidai à partir dès la même nuit pour Nantes, afin de précéder le premier courrier qui y porteroit sans doute, la nouvelle de cette fameuse banqueroute. Il pouvoit être neuf heures du soir. Je venois d'envoyer commander des chevaux de poste pour minuit, lorsqu'un des commis de la maison vint tout effrayé m'apprendre le départ du banquier. Je sentis que dans un moment comme celui-là, voulant partir moi-même, ma propre sûreté exigeoit quelques précautions. Je courus chez le premier consul, je lui expliquai ce qui s'étoit passé, la conduite que j'avois tenue dans la journée, & le dessein que j'avois conçu. Il m'approuva, & me donna un sauf-conduit pour n'être inquiété ni dans mon départ, ni dans mon voyage. Je revins à l'hôtel; déjà les commissaires y apposoient les scellés. Je reconnus toute la sagesse de ma précau-

tion. On voulut s'assurer de moi; l'ordre dont j'étois porteur arrêta tout. Mes chevaux arrivèrent, & je partis. Je fus rendu à Nantes, huit heures avant la première nouvelle de la banqueroute. Je descendis directement à la maison de commerce, dont j'avois avec moi la lettre d'avis. Je la présentai aux associés; il la reconnurent. Je leur appris alors l'usage que j'en avois fait, la banqueroute du banquier, & le sujet de mon voyage. Vous concevez la joie qu'ils ressentirent du service essentiel que je rendois par-là à leur maison associée de Saint-Domingue, qui, par contre-coup, se feroit vue elle-même obligée de manquer. Je n'avois pour titre que ma bonne volonté, & n'ayant pas la procuration de celui que je croyois Théodore de C***, je ne pouvois agir juridiquement. La probité de cette maison y suppléa. Elle me remit une déclaration en bonne forme, que les fonds de M. de C***

étoient entre ses mains avec promesse de les remettre à son ordre , en lui représentant toutefois les lettres-de-change tirées par la maison de Saint-Domingue sur le banquier , pour servir à sa décharge. Muni de cet acte , je revins à Paris , pour y attendre ce M. de C*** qui devoit bientôt s'y rendre , & qui , suivant mon opinion , ne manqueroit pas de se présenter à l'hôtel du banquier. C'est cette déclaration , mon cher Gernance , que je viens de vous remettre , & je n'ai été que l'heureux instrument de la bonté du ciel qui veille sur les intérêts de l'homme de bien , & qui vouloit mettre au grand jour toute la noblesse du cœur d'Itanoko.

Les transports de la reconnoissance , & l'allégresse générale , n'attendoient que le silence de Dumont pour éclater encore. Le plaisir que nous éprouvions tous , n'est connu , & ne fera vraiment

apprécié que par les gens de bien. Nous ressentions toutes les douceurs que fait goûter le succès des vertus que l'on a professées. Il n'étoit pas un seul entre nous dont ces mêmes vertus, par un enchaînement bizarre, n'eût assuré le bonheur de tout ce qui l'entouroit. Sans ma générosité rare envers d'Urban, cet ennemi cruel, sans la constante fidélité d'Otourou, jamais le nom de Théodore de C*** ne fût parvenu aux oreilles de Dumont, & la fortune d'Honorine & de Gernance étoit à jamais perdue. Sans l'attachement sublime d'Amélie pour l'honneur, jamais ce billet qui, en apparence avoit été si funeste à Otourou, ne fût sorti de sa main, & nous aurions pour toujours perdu sa trace & celle de Dumont. Sans la noble compassion de l'écuyer, de son oncle, & de l'abbesse, Amélie errante, abandonnée, n'auroit revu ni son père, ni son amant. Sans l'excessive charité de Bruno, dont le zele

si tendre l'avoit conduit dans les cachots
 pour y chercher des amis , je n'eusse ja-
 mais connu l'abbé de S**, & le sort
 d'Amélie eût échappé à mes recherches.
 Sans l'amour paternel de Dumont qui
 lui fait saisir la première lueur du rapt
 de sa fille pour en poursuivre l'auteur
 prétendu , elle & moi nous étions à ja-
 mais séparés de lui. Sans sa reconnois-
 sance pour le service d'un inconnu , sans
 son désintéressement qui lui fait préfé-
 rer la perte de son propre bien , au mé-
 rier toujours vil d'être le délateur d'un
 homme , fût-il même coupable ; sans sa
 sagesse qui lui fait combiner les évène-
 mens , & sa probité qui s'alarme des
 dangers d'autrui dès qu'il les connoît,
 Gernance étoit ruiné sans ressource. Sans
 la tendresse fraternelle de Duménil , qui
 lui avoit fait consacrer sa vie à amasser
 une fortune qu'il pût offrir à son frère ,
 quand le ciel le remettroit entre ses
 bras , l'indigence à laquelle le sacrifice

le plus sacré alloit me condamner, m'eût défendu d'aspirer à la main d'Amélie ; enfin sans la généreuse humanité de Gernance & d'Honorine , qui leur avoit fait pour-ainsi-dire unir leur sort au mien , ils n'eussent jamais connu le seul homme qui pût parer peut-être à leur désastre.

Que conclure de ce rapprochement , sinon que les vertus assurent non-seulement le bonheur de celui qui les possède & de tout ce qui l'entoure , mais sont encore entre les mains de Dieu un instrument caché dont il se sert pour conduire à la félicité ceux même que l'on ne connoît pas ? Que l'homme pour aimer la vertu , pour s'animer à l'exercer , pour sentir toute la dignité qu'elle ajoute à son être , se pénètre vivement de cette auguste idée qu'elle peut le rendre à son insçu même le bienfaiteur de l'univers , qui pourroit calculer jusqu'où s'étendra l'impulsion progressive ,

qu'un seul acte de vertu peut produire dans le monde ? Oseroit-on bien apprécier tous les fils imperceptibles ou secrets , qui tendront à ce centre ? C'est la main qui laisse tomber un grès sur un lac tranquille. L'oscillation s'étend , & les cercles en s'élargissant se dérobent à la vue.

Cette réflexion trop liée à mon sujet pour la négliger , m'a fait suspendre une minute le fil des évènements de cette journée la plus célèbre de ma vie. Le comble de la félicité la termina ; je veux dire mon union avec Amélie. Nous reçûmes la bénédiction nuptiale des mains de l'abbé de S* , & le ciel agréa des sermens que nous n'avons jamais violés. Mais il étoit arrêté que je ne goûterois point de bonheur sans quelque mélange d'amertume ; & tel est le sort de l'homme. Le lecteur n'a sûrement point oublié qu'il manquoit un acteur ; depuis long-tems en possession de lui plaire

dans cette scène de sentiment que ses
 malheurs avoient pour-ainfi-dire prépa-
 rée, j'étois loin de l'oublier moi-même,
 & l'absence d'Otourou qui duroit depuis
 le matin, m'inquiétoit vivement. Tous
 mes amis n'étoient pas plus tranquilles,
 & les dangers de Paris, toujours si re-
 doutables pour un étranger, & quel
 étranger ? un sauvage ! s'offroient à no-
 tre esprit, & nous alarmoient pour lui.
 Ah ! nous n'avions à craindre que son
 caractère. Quelques-uns d'entre nous le
 connoissoient parfaitement, & personne
 cependant ne soupçonna la vérité.

Il y avoit peu de tems que Du-
 mont avoit fini son récit lorsqu'on
 me remit une lettre. J'en reconnus l'é-
 criture, elle étoit d'Otourou. Je l'ouvris
 avec empressement. Tout le monde en
 attendit la lecture avec impatience, &
 je la fis avec autant de rapidité que d'é-
 motion & d'étonnement. Voici cette
 lettre.

Je pars ; l'Amérique va me revoir ; j'embrasserai mon père , Bruno & nos Nègres , ils me recevront bien ; je leur apprendrai ton bonheur. Pourquoi n'en suis-je pas témoin ? me diras-tu. Ah ! Itanoko ! c'est le plus grand chagrin que j'aye éprouvé de ma vie ; mais la nature m'y condamne. Quel homme peut supporter l'injure sans se venger ? Et cependant Bruno m'a dit qu'un chrétien le devoit. Je crois Bruno ; mais il pourroit arriver aussi que je crûs mon cœur , & il vaut mieux fuir. Dumont m'a soupçonné ! moi ! La mort de Dumont plairoit à ma vengeance ; mais je me peins les larmes de sa fille , les tiennes , le nom de père que tu lui prodigue maintenant ; & tout cela m'est sacré. Non jamais , Itanoko , je ne fis plus pour toi , pour sa fille , pour Dumont même , enfin pour ce Dieu qui défend la vengeance , cette victoire est pénible. Il m'a soupçonné ! Il pouvoit

ne le pas faire , l'effort n'étoit pas impossible. Je le fais par expérience , lorsqu'abandonné , sans soutien , sans conseil , sans secours , je languissois à Saint-Domingue dans les fers que m'avoient mérité la défense de sa fille , tout ne m'annonçoit-il pas son ingratitude ? Je le savois à ma porte , & mortellement blessé par ses ennemis , j'expirois de douleur & de faim à deux mille lieues de ma patrie , que je n'avois quittée que par amitié pour lui. Tout l'accusoit ; moi seul je le justifiai. Il n'étoit pas coupable ; je fus donc juste. Qui l'a dispensé de l'être à mon égard ? Il aura donc existé sur la terre des hommes qui auront reçu de lui le droit de prononcer avec mépris le nom d'Otourou. J'ai reçu ce nom de la nature , il fut mon seul titre ; je l'ai conservé pur , & l'on osa le flétrir. O fureur ! rends grace au ciel , Dumont , de ce qu'il ne m'offre pas ta présence dans ce moment.

Mais que dis-je ? consommons notre victoire , n'énervons pas cette ame robuste qui m'impose un joug de fer ; disons-le ce mot terrible , ce mot qui fait dresser mes cheveux. O nature ! fermons les yeux en l'écrivant , je lui pardonne. Est-il écrit ? Oui , ne l'effaçons pas , & respirons.

Adieu , sois sans inquiétude , grace à tes bienfaits , j'ai de l'argent ; tu me donnas deux cents louis , je les possède entiers. Vincennes ne m'a rien coûté. Je serai loin quand tu recevras ma lettre , tel est mon ordre. Au nom de Dieu ne me fais pas suivre. Je reverrois Dumont , & la plaie saigne encore. Un jour je t'embrasserai ! Ah Dieu ! s'il me falloit mourir sans t'avoir revu !... Chassons cette idée , elle est affreuse. Je te connois , tu voudras recevoir encore les bénédictions de tes Nègres. A neuf heures du matin , ce 15 Octobre.

OTOUROU.

Il a raison , s'écria Dumont. J'ai outragé l'innocence , & c'est un crime. C'est à moi de voler sur ses traces , d'embrasser ses genoux , & d'obtenir qu'il me pardonne. Il vouloit partir ; il fallut tout l'ascendant que j'avois sur lui pour le retenir. Je connoissois Otourou , j'avois fait une imprudence en lui déclarant sans ménagement ce qui s'étoit passé. Je sentis qu'il valoit mieux laisser au tems le soin d'adoucir l'amertume de son ressentiment. Bruno étoit le seul dont les avis , en pareil cas , fussent à même de faire impression sur lui. Je l'en-prévin par une lettre que je fis partir tout de suite , & qui précéda l'arrivée d'Otourou à Saint-Domingue. Nous ignorions le lieu de son embarquement , mais l'abbé de S* , obtint du ministre des lettres de recommandation pour les différens ports du royaume , & j'ai su depuis par lui-même , qu'il s'étoit senti de ce bienfait , & qu'à

Nantes, où il s'étoit embarqué, le capitaine de son vaisseau n'avoit rien voulu prendre pour son passage, & l'avoit comblé d'égards pendant la traversée.

J'avois bien jugé de l'évènement. Dumont & Otourou se sont revus quelques années après. La religion si puissante sur un esprit sain, & la bonté naturelle du cœur, avoient enfin prévalu. Il avoit insensiblement senti que la nature a ses droits à part qui font taire tout autre sentiment, & que ce qui passeroit pour injure de la part d'un ami, doit s'envisager comme devoir, quand il prend sa source dans l'amour paternel. Cette entrevue fut touchante. Tous deux étoient prévenus qu'ils alloient se voir. Dumont déjà courbé par la vieillesse, s'avança d'un pas chancelant que la timidité ralentissoit encore. Otourou avoit prémédité sans doute de conserver toute la dignité de l'homme qui pardonne un outrage;

son premier regard décéla son dessein ! Il n'eut pas la force de soutenir un rôle qui pesoit à son antique amitié. Les larmes vinrent sur sa paupière ; il ouvrit les bras , courut , & tomba aux pieds de Dumont.

Il falloit tout l'excès de la joie où nous étions plongés pour adoucir la peine que me causa son départ. Dans un semblable moment , il manquoit à mon bonheur. Ce fut le dernier trait de l'adversité , & mes jours depuis n'ont pas éprouvé le plus léger nuage. Honorine , Gernance , Duménil , Dumont , ma chère Amélie & moi , nous ne faisons qu'un cœur , le même toit nous a couverts. Dumont a cru devoir , après tant d'années , compte au Siratik & au Damel de leurs bienfaits. Ce dernier avoit terminé sa carrière dans une guerre nouvelle , triste fruit de son ambition ; mais mon oncle soutenoit encore dignement d'un bras appesanti par l'âge , un sceptre honoré

par ses vertus, plein de jours & d'honneurs. Ne comptant pas assez sur le tems pour m'engager à le revoir, il m'envoya ses derniers adieux, & je reçus de lui la permission de demeurer en Europe, accompagnée de trésors que le plaisir de soulager les malheureux m'a seul rendus chers.

Otourou l'avoit bien prévu. J'ai voulu revoir mes Nègres, & porter à Bruno le dernier tribut de ma tendresse. Il sembloit que ce digne vieillard n'attendît que ma vue pour s'endormir en paix dans le sein de l'éternité. Comblé de ses bénédictions, il me donna la dernière leçon qui fut en son pouvoir, le spectacle de la mort du juste.

Mes Nègres étoient heureux. La trace de l'esclavage étoit totalement effacée; le travail, la gaieté, l'aisance, les innocens plaisirs, les avoient unis, & la liberté avoit fait éclore les vertus. Je ne trouvai plus des êtres isolés par l'in-

fortune , ce fut une famille nombreuse , aimable autant qu'aimante , qui s'offrit à ma vue. Ce ne fut pas sans regret que je me vis obligé de dissoudre cette paisible république ; mais leur intérêt même m'en prescrivit la loi. Le bon Osmin étoit mort ; je voulois ramener Otourou en France , & j'aimois trop mes pauvres Nègres pour confier désormais leur sort à quelqu'un dont je ne ferois pas sûr , & qui , certain que je ne reparoîtrois jamais dans ces climats , profiteroit peut-être de mon éloignement pour les persécuter. Assez riche des bienfaits de mon oncle pour faire des sacrifices approuvés par mon cœur , je les assemblai , je reçus leur serment qu'ils n'abandonneroient jamais le Dieu que je leur avois fait connoître ; je les embrassai tous , & les rendis à leur patrie. Un petit nombre préféra de se fixer à Saint-Domingue. Je ne les gênai point , & je leur assurai un traitement honnête.

Tranquille à cet égard , je vendis l'habitation ; elle étoit dans l'état le plus florissant : mais dépourvue de Nègres , je n'en obtins qu'un prix médiocre ; je m'en embarrassai peu. J'en avois tiré le seul prix qui flattât mon ambition , un prix plus précieux que tous les trésors du monde , le bonheur de cent cinquante infortunés.

La nature , l'amour & l'amitié me rappellèrent en France ; c'est-là qu'au sein des passions douces , marchant sans crainte & sans remords vers la vieillesse , entouré de mes enfans , de mon épouse , de mes amis , instruit par l'infortune à ne pas compter sur le bonheur , & à ne l'estimer que ce qu'il vaut , j'attends en paix celui qui ne peut fuir un jour à l'homme qui chérit la vertu. Si je l'exerçai peu , ce Dieu de bonté me tiendra compte au moins de mon amour pour elle ; & grace à lui , le réveil de la mort me trouvera sans préjugés. Né Nègre ,

les Blancs m'ont été chers ; puissent-ils m'imiter ! Puissent-ils sentir enfin que le plus odieux de tous les préjugés , celui qui retarde le plus la vertu dans sa marche , est l'absurde opinion qui , séparant l'homme de l'homme , retranche des nations entières de l'estime des autres nations ; qu'aujourd'hui donc , plus philosophes , plus humains , & peut-être même , osons le dire , malgré le luxe général , malgré le relâchement des mœurs , malgré les erreurs accréditées par quelques génies trop célèbres ; plus religieux & plus sages qu'au seizième siècle , ils portent le flambeau de la vérité sur ce prestige, que, pour les égarer , enfanta la plus vile de toutes les passions du cœur humain , l'avarice ! Ce fut elle , qui d'abord étendit un voile entre les Noirs & les Blancs ; mais elle craignit bientôt que la raison n'en perçât le tissu trop léger ; le fidèle ami de l'injustice , l'auteur des persécutions de tous

les tems , le protecteur de toutes les inepties , le préjugé accourut à son aide , & le voile fut remplacé par un mur d'airain : il existe depuis près de trois cens ans. Depuis trois cens ans , les Nègres ont perdu la qualité d'hommes aux yeux de l'Europe. Eh ! quels hommes ! Qu'on les juge. Trois cens ans d'esclavage ne leur ont pas fait perdre leur énergie. Il n'en fallut pas tant aux superbes vainqueurs du monde pour devenir le plus lâche des peuples.

O Blancs ! si vous étiez doués tout-à-coup de ce regard de l'Eternel , qui d'un coup-d'œil embrasse toutes les actions commises , vous seriez épouvantés à l'aspect de l'énorme masse de crimes dont votre préjugé contre les Noirs a surchargé l'Europe ; mais si par le pouvoir de la même intelligence vous mesuriez les effets possibles dans l'ordre des choses , vous frémiriez de l'immensité de vertus que vous avez étouf-

fées , & qui , sans vous , eussent germé pour le bonheur des Noirs & pour le vôtre. Elles vous apparôitroient ornées de tout l'éclat qu'elles auroient eu sans vous : elles vous diroient , voilà ce que nous aurions été , voilà le bien que nous aurions versé. N'accusez que votre préjugé de la perte qu'a faite l'humanité. Eh ! n'est-ce donc rien pour le bonheur du monde , qu'une inaction de trois cens ans dans les vertus qui pouvoient unir deux grands peuples. O Blancs ! hâtez - vous , saisissez l'instant où la postérité vous en ravira la gloire , où le retour de la barbarie en reculera l'époque. Ne mettez point au hazard l'intérêt des générations futures. Ne calculez plus , mais agissez. Ceignez le front de votre siècle d'un diadème de bienfaisance , qui lui assure l'empire sur les mémorables révolutions consacrées dans le temple des annales du monde. Brisez ce mur

(196)

d'airain dont le préjugé s'applaudit depuis tant de lustres. Brisez-le ! il vous cache des hommes ; il vous cache des frères.

Fin du Tome troisieme & dernier.





N O T E S.

(1) **O**N pourroit croire que le chant est tout à la fois pour les Nègres, une marque de tristesse & de joie. Ils chantent dans leurs jeux, ils chantent dans leurs peines, ils chantent toujours.

(2) Au Cap, au Port au Prince, &c. vous envoyez chercher un perruquier. Il arrive. C'est un Blanc. Croyez-vous que c'est lui qui vous peignera? Point du tout, car le privilège des Blancs dans ce pays-là, est de gagner de l'argent à ne rien faire. Il arrive donc suivi de quatre Nègres. Il y en a un pour démêler les cheveux, un autre pour les garnir, un troisième pour mettre les papillottes, un quatrième pour terminer la coëffure. Pendant qu'ils opèrent, le superbe figaro, en habit de soie, chapeau sous le bras, l'épée sur la hanche, la canne sous le coude, préside à l'accommodage; à la plus légère distraction, à la moindre maladresse, un soufflet violent tombe sur la joue du pauvre Nègre, & souvent le renverse; il se relève sans sourciller, & continue. Que celui dont la toilette se fait à pareil prix est à plaindre! Cependant elle s'achève cette toilette; la même main qui a assené ce soufflet, reçoit

la piaſtre que le Nègre outragé vient de lui gagner , & va déployer ailleurs , & la même insolence & la même baſſeſſe : & cela s'appelle gagner ſa vie.

Remarquons ici qu'au commencement de cet Ouvrage , Itanoko dit que les Nègres ont autant d'adreſſe que les Européens. Que l'on ſe tranſporte aux iſles , & l'on verra qu'ils en ont plus. Les Blancs n'y font rien , les Nègres y font tout. Les arts & les métiers y font entre leurs mains , & rien n'approche de la perfection à laquelle ils atteignent ; ils ne réuſſiſſent pas moins dans les talens agréables. Avec tant d'aptitude pour apprendre , & de facilité pour concevoir , il ne leur manque donc que des ſoins de la liberté pour développer leur génie ; & d'imitateurs , ils deviendraient bientôt peut-être inventeurs eux-mêmes.

Quand on veut donner une idée juſte d'une Nation , il faut , ce me ſemble , réfléchir en écrivain ; & je ſuis fâché que cette obſervation ait échappé à un homme de mérite , de l'Abbé Prévôt , dans ſa deſcription des Nègres eſclaves des iſles de l'Amérique ; il ſuit avec peu de ſcrupule , ce me ſemble , le père Labat. Ce religieux nous repréſente les Nègres comme ſtupides , ne pouvant compter au-delà de trois , & l'inſtant d'après il nous les peint éloquens. Stupides , éloquens , le rapprochement eſt bizarre.

zarre. Mais voilà les erreurs où l'on tombe quand on n'écrit que pour faire des livres , & qu'on ne voyage que pour écouter les préjugés. Oui, sans doute ils sont éloquens , & l'éloquence naturelle est la première étincelle du génie. Il faut entendre un Nègre vous exprimer un sentiment , se défendre d'une imputation , vous raconter un événement qui l'intéresse , vous demander une grace , & l'on verra s'ils sont stupides , comme le dit le bon missionnaire. Et comment ne seroient-ils pas éloquens ? ils possèdent les trois qualités premières de l'orateur , la sensibilité , la mémoire , la persuasion. Instruits & libres , ils auroient leurs Cicérons.

(3) Quand il se trouve une certaine quantité de Nègres nouvellement arrivés d'Afrique , on les rassemble dans l'église pour les baptiser. C'est le Vice-préfet-apostolique qui fait communément cette cérémonie. On les fait mettre à genoux , il prend un goupillon , les asperge & les voilà baptisés. Ils ont ouvert de grands yeux , & n'ont assurément rien su de ce qu'on leur faisoit. Les Ambroises , les Augustins , &c. , qui prenoient tant de soins des catéchumènes , ne connoissoient pas sûrement cette manière leste de faire des chrétiens. Quoi qu'il en soit , ils le font , on le croit , on le dit ; ils le disent eux-mêmes sans savoir ce qu'ils disent. Plaise au

ciel que Dieu , un jour à venir , ait aussi la miséricorde de le dire.

Les voilà chrétiens , cela suffit ; on en reste-là. Ce n'est cependant pas faute d'intelligence ni d'envie de savoir de leur part. Nul être dans le monde n'est plus curieux , & ne retient mieux qu'un Nègre. Mais c'est que les travaux de l'habitation sont bien d'une autre conséquence que leur salut , & que le tems que l'on passeroit à les instruire , seroit un tems perdu pour les intérêts du maître. D'ailleurs l'église la plus prochaine est souvent éloignée de dix lieues , & les Blancs , que cet éloignement n'alarme pas infiniment pour eux-mêmes , s'en inquiètent moins encore pour leurs esclaves.

Le père Labat , qui dit beaucoup de choses , dit qu'on les instruit avec soin dans les habitations. Le père Labat a mal vu , ou les choses ont bien changé depuis. Qui les instruirait ? Seroit-ce Madame , qui , nonchalamment couchée sur un sofa , parcourt la brochure du jour , & lorgne la vignette légère qui lui rappelle des minutes fortunées ? Seroit-ce le riche propriétaire , qui dessine sensuellement l'ordonnance d'un dîné qui doit durer cinq heures ? Seroit-ce l'actif économiste qui se consomme à peier le sucre , à emballer le café ? On sent bien que ces Dames & ces Messieurs n'ont pas du

tems de reste. Il est vrai que le père Labat dit que ce sont les anciens Nègres ; mais qui les a instruits eux-mêmes ? C'est peut-être lui. En ce cas je ne douterois pas de leurs lumières. Mais malheureusement le père Labat n'est pas éternel, & les conversions qui se feront faites après lui, pourroient bien être équivoques. Ce ne sera pas la faute des Nègres, car il dit encore, le père Labat, que si l'on vouloit les en croire, on passeroit le tems à les instruire. Pour un missionnaire, le reproche est plaisant.

Au reste, l'intime persuasion de leur malheureux sort s'est si profondément gravée dans leur esprit, qu'ils sont toujours prêts à adopter pour aïeux, les célèbres maudits dont les écritures sacrées nous ont transmis & les noms & l'histoire. Qu'après les avoir entretenus de la création & de la chute de l'homme, on leur parle de Caïn, de son crime, & de la malédiction qui le suivit, ils ne manqueront pas de vous dire tout de suite : Oh ! oui, nous fils de Caïn ! Si l'on continue, & qu'on leur dise qu'ils s'abusent, que toute la race humaine fut détruite par le déluge, que Noé fut seul préservé de ce désastre universel avec sa famille ; mais que ce même Noé eut trois fils dont l'un fut maudit à cause de son insolence, soudain ils se déclareront enfans de

Cham. Un ecclésiastique, homme de mérite qui avoit habité long-tems l'isle de Bourbon, m'a dit que cette proscription à laquelle ils se croient condamnés, agit si fortement sur leur esprit, que souvent la chose la plus indifférente les affecte. J'avois, me dit-il, dans ma chambre un tableau représentant le Paradis. Un jour quelques Nègres y entrèrent, & comme ils sont naturellement curieux, ils me demandèrent ce qu'il signifioit, je le leur expliquai. Je fus tout étonné de les voir se mettre tout-à-coup à pleurer en le considérant. Je les questionnai sur le sujet de leurs larmes. Hélas! me répondirent-ils en me montrant le tableau, Paradis-là ! Nègre point dans Paradis! il fallut toute mon éloquence pour leur faire sentir que la peinture ayant été faite en France, il étoit tout simple que les personnages en fussent blancs. Quelle longue succession de supplices n'a-t-on pas dû leur faire souffrir pour les avoir ainsi forcés à se convaincre qu'ils sont maudits & des hommes & de Dieu.

(4). Cette action d'Itanoko rappellera celle du Nègre *Louis*, tant mieux. Ce sera la preuve que les vertus des Nègres ne sont point l'effet de mon imagination. Puisse chacune de ses aventures réveiller ainsi quelque souvenir. L'intérêt que cette malheureuse Nation m'inspire, seroit justifié par-là sans que je m'en mêlasse.

J'invite à lire cette anecdote du Nègre *Louis*, dans le livre de M. Béranger, intitulé *le Peuple instruit par ses propres vertus*. Je ne jugerai point cet ouvrage, mais je fais bon gré à l'auteur de s'afficher pour tribun du peuple. Les lettres ont assez de pères conscrits; quand de tems en tems elles auront leurs Icilius & leurs Gracchus, il n'y aura pas grand mal.

L'action de ce Nègre *Louis* est de la véritable vertu. Ce qui le prouve, c'est que des auteurs de différens genres peuvent se l'approprier sans l'affoiblir. Quoique je ne la connusse point quand j'ai composé mon livre, l'action d'Itanoko, qui ressemble à celle de Louis, n'en diminuera point l'intérêt. M. Béranger l'ennoblit en la faisant tourner à l'instruction du peuple. Elle seroit une fleur de plus dans les œuvres de M. d'Arnaud. Le théâtre pourroit la réclamer : elle ne dépareroit point les écrits de quelques philosophes. La religion même ne rougiroit pas de la consacrer, en l'offrant comme un exemple de cette charité qui ne fait point acception de personnes.

ROMANS NOUVEAUX,

Qui se trouvent à Paris chez BUISSON,
Libraire, Hôtel de Coëtlosquet, rue Haute-
feuille, N^o. 20.

ANNA, ou l'Héritière Galloise, trad.
de l'Anglois, sur la quatrième édition,
par l'Auteur de *Cécilia*, 4 vol. in-12. 7 liv.
4 sols br.

LES IMPRUDENCES DE LA JEU-
NESSE, par l'Auteur de *Cécilia*, traduit
par Mad. la Baronne de Vasse, 4 vol.
in-12. 5 liv. 10. sols br.

CAROLINE, ou les vicissitudes de la
fortune, trad. de l'Anglois, 3 vol. in-12.
4 liv. 10 sols br.

LA RÉTRIBUTION, ou Histoire de Miss
Prescot, traduit de l'Anglois, 2 vol. in-12.
3 liv. br.

LE FILS NATUREL, 2 vol. in-18.
3 liv. 12 sols br.

HERBERT, ou Adieu Richesses, ou les
Mariages; par le Traducteur du *Souterrain*,
3 vol. in-12. 5 liv. br.

LA MARQUISE DE BEN***, 2 vol.
in-12. 3 liv. br.

CONTES SAGES & FOUX, par Ma-
dame ***, 2 vol. in-12. 3 liv. br.

LOUISE, ou la Chaumière dans les Ma-
rais, traduite de l'Anglois, 2 vol. in-12;
48 sols br. & 3 liv. franc par la poste.

CÉCILE, fille d'Achmet III, Empereur
des Turcs, née en 1710; par l'Auteur du
Nègre comme il y a peu de Blancs, se-
conde édition, 2 vol. 3 liv. br.

ZORAIDE, ou Annales d'un village, se-
conde édition, traduit de l'Anglois 3 vol.
4 liv. 10 sols br.

ASPASIE, trad de l'Anglois, 2 vol. in-12,
3 liv. br.

HISTOIRE D'UNE FRANCO-IN-
DIENNE, écrite par elle-même, 2
vol. in-12, 2 liv. 10 sols. br.

LAURE, ou Lettres de quelques femmes
de Suisse, par l'Auteur de *Camille*, 7 vol.
in-12, 12 liv. 10 sols br.

GENEVIEVE DE CORNOUAILLES
& le Damoisel sans nom; Roman de
Chevalerie, mis en François par M. de
Mayer, 2 vol. 3 liv. br.

ALEXANDRINE DE BA***, ou Lettres

de la Princesse Albertine , contenant les
Aventures d'Alexandrine de Ba*** , son
aïeule , par Mlle.... 1 liv. 10 sols. br.

CAROLINE DE LICHTFIELD , cin-
quième édition ; publiée par le Traducteur
de Werther , 2 vol. in-12 , 3 liv. 12 s. br.
— in-16 , doré sur tranche , 4 liv. 10 sols ,
& 3 liv. br.

L'AMITIÉ DANGEREUSE , ou Céli-
maure & Amélie , Histoire véritable ,
2 vol. in-12 , 3 liv. 12 sols br.

CLARISSE HARLOVE , traduction nou-
velle & seule complète ; par M. le Tour-
neur , 10 vol. in-8°. avec fig. 36 liv. br. , &
14 vol. in-16 , 18 liv. br. Il y a une édi-
tion in-16 , 36 liv.

LE MARI SENTIMENTAL ; par l'Au-
teur de *Camille* , in-12 , 2 liv. br.

DÉLASSEMENS DE L'HOMME SEN-
SIBLE , par M. d'Arnaud ; 12 parties
in-12 , 18 liv.



